N° 3 ×

GRIPHON

OU LA

VENGEANCE D'UN VALET.

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

Par P. Petitclair.

A QUEBEC :
CHEZ WILLIAM COWAN, IMPRIMEUR,
NO. 9, RUE LA FABRIQUE.

1837.

130171

PERSONNAGES.

GRIPHON, *Vieillard.*
CITRON, *son Valet.*
NORMAND, *Bourgeois.*
JULIE, *sa Nièce.*
BOUCAU, *son Valet.*
FLORETTE, *Servante de Griphon.*
CHAMPLURE, *Valet.*
FANCHON, *Servante.*
MUSICIENS.

La Scène se passe à Québec, chez Griphon et Normand alternativement.

GRIPHON

OU LA

VENGEANCE D'UN VALET.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

(*Chez Normand.*)

NORMAND ET JULIE (*en habits de voyage.*)

JULIE.

Suis-je bien comme cela, mon oncle ?

NORMAND.

Tu ne peux être mieux. Ce chapeau te va à merveille.

JULIE (*se regardant dans un miroir.*)

Je n'ai plus de mouche. (*Elle regarde à terre, et trouve une mouche qu'elle s'ajuste sur le visage, en se regardant dans le miroir.*) J'espère qu'elle tiendra à présent.

NORMAND.

Es-tu prête, Julie ?

JULIE.

Oui, mon oncle. Est-elle bien loin, votre maison de campagne, mon oncle ?

NORMAND.

Dans deux heures nous y serons.

JULIE.

Que je vais goûter de plaisir ! Je ne trouve rien de si beau que la campagne. Je veux relire mes romans

dans les champs ; je les trouverai mille fois plus beaux qu'à la ville. N'est-ce pas mon oncle ?

NORMAND.

Tu as raison. Mais que fait-il donc, lui ?

JULIE.

Le voici.

SCENE II.

LES PRECEDENS, BOUCAU.

BOUCAU.

La voiture est prête, Monsieur.

NORMAND.

Viens, Julie. Boucau, aie bien soin de tout tenir en ordre. Si quelqu'un me demande, tu prendras son nom en écrit ; car je ne serai de retour que dans trois jours. (*Normand et Julie sortent.*)

SCENE III.

BOUCAU (*seul.*)

Enfin, les voilà partis. Je ne sais pourquoi un valet est toujours content, quand ses maîtres s'absentent. Ça exempte des coups de bâton à quelques épaules, je sais bien ; ce n'est pourtant pas le cas avec moi. Je n'ai rien à dire contre le bâton de mon maître. C'est une autre chose. Nous nous sentons plus libres, nous ne craignons pas des yeux d'Argus qui nous suivent jusque dans ce lieu puant que je n'ose nommer, nous pouvons fêter, sans craindre..... Vîte. J'arrange cela, et ensuite du plaisir, du plaisir et puis encore du plaisir. (*Il arrange les ustensiles de toilette, etc.*) Quel être est une fille ! Ça dépense plus de savon, de parfums et de cheveux dans un jour que tous les journaux politiques ensemble ne dépensent d'injures dans un an. Ma foi, ça fait pitié.

SCENE IV.

BOUCAU, CITRON.

BOUCAU.

Oh ! Citron ! Te voilà à propos. Je suis maître ici, et je veux te le prouver. (*Il ouvre une armoire et apporte une carafe et des verres.*) Il nous faut faire une fête. (*Il met la carafe sur la table et verse à boire.*) Prends ton verre, Citron. (*Ils s'asseyent.*)

CITRON.

Que veut dire ceci ? Tu n'as pas peur qu'on te surprenne ?

BOUCAU.

Bois, bois ; ne crains pas.

CITRON.

Mais je n'ose.....

BOUCAU.

Monsieur Citron, point de cérémonies, s'il vous plait. Vous êtes chez moi. Je me flatte que vous ne vous gênerez pas chez votre ami Boucau. Voici à la santé du seigneur Citron. (*Il boit.*) Que fais-tu donc ?

CITRON.

Tu es donc seul ? A la bonne heure. (*Il prend son verre et est près de boire.*)

BOUCAU.

Arrête, arrête. Je ne veux pas te laisser boire seul. Ce ne serait pas poli. (*Il se verse un autre verre.*) Trinquons. (*Ils trinquent et boivent.*)

CITRON.

Comme tu me parais gai !

BOUCAU.

Eh ! j'ai bien raison de l'être.

CITRON.

Je ne le suis pas tant, moi.

BOUCAU.

Qu'as-tu donc ? Les diables bleus te font-ils la cour ? Bois, et tu vas les voir décamper. Le vin est un re-

mède efficace. Nos plus graves philosophes, quoiqu'ils en disent, ne peuvent s'empêcher d'y avoir recours, quand ils ont été sifflés. Allons ! (*Il verse à boire.*) Prends.

CITRON.

Diable ! Tu y vas à grands pas. (*Ils boivent.*)

BOUCAU.

Eh bien ! Conte-moi maintenant ce qui t'inquiète.

CITRON.

Ne m'en parle pas ; je ne me connais pas de colère.

BOUCAU.

A qui en veux-tu donc ? Serait-ce à moi ?

CITRON.

Dieu m'en garde, cher Boucau ! Mon maître.....

BOUCAU.

Ah ! Me voilà au fait.

CITRON.

Tu le connais ?

BOUCAU.

J'en ai entendu parler. Ce vieil hypocrite, ce vieux superstitieux, ce vieux luxurieux qui croit qu'une fille peut encore s'amuser à lui ? Le bon homme Griphon ?

CITRON.

Juste.

BOUCAU.

Eh bien ? Que t'a-t-il fait ?

CITRON.

Je vais te le dire en deux mots. Le bon homme ne s'est-il pas mis en tête ce matin que je lui avais volé une bague d'un haut prix ? La voici. (*Il jette la bague sur la table.*)

BOUCAU.

Il ne s'était donc pas trompé ?

CITRON.

Ecoute. Après avoir été une bonne heure à m'accabler d'invectives, ne s'est-il pas mis à m'appliquer

(pas bien doucement, comme tu peux croire) sa grosse canne sur le dos, sur les bras, sur les épaules et partout.

BOUCAU.

Oh ! la brute ! Tu ne voulais pas avouer que tu avais la bague, sans doute ?

CITRON.

Ecoute. Je ne l'avais pas la bague.

BOUCAU.

Tu ne l'avais pas ? Et comment se trouve-t-elle en ta possession maintenant ?

CITRON.

Par hasard j'ai pris l'étui dans lequel il met ses lunettes et qui se trouvait sous ma main, et en frappant un coup sur la table, en jurant de me venger, la bague est sortie.

BOUCAU.

Ah !

CITRON.

Il ne se souvient pas de l'avoir mise là, et veut absolument que je l'aie.

BOUCAU.

Il a raison. Ne l'as-tu pas ?

CITRON.

Je l'ai à présent.

BOUCAU.

Ecoute-donc, ne va pas la lui rendre.

CITRON.

Tu n'as pas besoin de me le recommander. Je veux garder la bague, et de plus je veux tirer vengeance du bon homme.

BOUCAU.

Comment vas-tu t'y prendre ?

CITRON.

C'est dont je suis en peine. Je te connais plus ingénieux que moi, Boucau. Si tu pouvais me servir dans cette occasion, tu verrais que ton ami Citron n'est pas un ingrat.

BOUCAU.

En quoi veux-tu que je te serve ?

CITRON.

Trouve dans ton cerveau bouillant d'imagination quelque moyen de tourmenter le bon homme, sans que je paraisse y avoir aucune part.

BOUCAU.

Un moyen ?..... (*Il se frotte le front et songe.*) Un moyen ?.... Un moyen ?.... Arrête un peu. Un moyen, hein ? Le voici.... Non.... Pourtant.... Oui. En voici un. (*Il verse à boire.*)

CITRON.

Est-ce celui-là ?

BOUCAU.

Bois. (*Ils boivent.*) Tiens, voici comme j'arrange cela. Le bon homme aime les aventures galantes ? N'est-ce pas ?

CITRON.

Oh ! Oui, le vieux penard.

BOUCAU (*mettant du papier, de l'encre et des plumes devant Citron.*)

Ecris.

CITRON.

Eh ! quoi ?

BOUCAU.

Ecris ce que je vais te dicter.

CITRON.

Eh bien ?

BOUCAU.

Monsieur,....

CITRON (*écrivant.*)

Monsieur,

BOUCAU.

Une jeune personne....

CITRON (*de même.*)

personne....

BOUCAU.

qui n'est pas dépourvue d'attraits....

CITRON (*de même.*)

d'attraits..

BOUCAU.

languit dans vos chaînes...

CITRON (*de même.*)

vos chaînes...

BOUCAU.

depuis l'instant....

CITRON (*de même.*)

instant....

BOUCAU.

qu'elle vous a vu.

CITRON (*de même.*)

vu.

BOUCAU.

Si vous êtes sensible....

CITRON (*de même.*)

sensible....

BOUCAU.

à sa passion,...

CITRON (*de même.*)

passion,...

BOUCAU.

vous vous rendrez....

CITRON (*de même.*)

rendrez....

BOUCAU.

aussitôt après la réception de ce billet....

CITRON (*de même.*)

billet....

BOUCAU.

au No. 8, rue Gignac.

CITRON (*de même.*)

rue Gignac.

BOUCAU.

Emilie Dupuis.

CITRON (*de même.*)

Dupuis.

BOUCAU.

Post-scriptum.

CITRON (*de même.*)

tum.

BOUCAU.

Profitez du moment....

CITRON (*de même.*)

moment....

BOUCAU.

qu'un oncle m'a laissée seule.

CITRON (*de même.*)

laissée.... seule.

BOUCAU.

Mets les lettres initiales, tu sais. Plie cela en billet-doux.

CITRON (*pliant le papier.*)

Je ne vois pas encore quel usage tu peux faire de cette lettre.

BOUCAU.

Adresse-la à Monsieur Griphon, ton maître.

CITRON (*ayant adressé la lettre.*)

La voici.

BOUCAU.

Il faut la cacheter. (*cachetant la lettre.*) N'est-il pas vrai que ton maître est un vieillard qui ne voit quasi pas clair ?

CITRON.

Aussi porte-t-il des lunettes.

BOUCAU.

Pas toujours. Est-il crédule ?

CITRON.

Ce défaut, il le possède au plus haut dégré. Il n'y a que pour cette bague que son incrédulité est extrême.

BOUCAU.

Suis-moi. (*Ils sortent.*)

SCENE V.

GRIPHON, FLORETTE.

GRIPHON (*mettant ses lunettes.*)

Ne me cache rien, Florette, crois-tu qu'il l'ait ?

FLORETTE.

Bin dame, moé, por dire la varité, j'vous dirai bin que j'cré qu'il l'a pas. Citron aime bin à tapager un p'tit brin, comme ça por rire, vous savez ; mé j'peux pas dire autrement que c'est un honnête garçon. Il a pas la bague.

GRIPHON.

Chut ! Ne dit pas cela. Je ne serai nullement surpris si je le vois courir le loup-garou, quelques-uns de ces jours.

FLORETTE.

Ah ! Seigneur du bon gueu ! L'loup-garou ?

GRIPHON.

Que fesait-il l'autre jour, quand je le surpris avec toi ?

FLORETTE.

Quoé ? Cé ti à cause de d'ça ?

GRIPHON.

Que fesait-il ? Tu rougis.

FLORETTE.

Ah bin, por c'qu'é d'ça, j'é pâ honte portant. Il assayait à m'embrasser ; vous en faisez bin autant vous ; vous allez donc courir l'loup-garou ?

GRIPHON.

Ne parle de cela à personne.

FLORETTE.

Craignez pas, allez. Quand est-c'que vous m'barais la belle rôbe d'inguenne florie qu'vous m'avez promis ?

GRIPHON.

Prends patience, Florette ; ce que je t'ai promis, tu l'auras. Viens ici.

FLORETTE.

Quoé's que vous voulez ? (*Elle s'approche de Griphon.*)

GRIPHON.

Tu me sers avec zèle, Florette, et je veux te montrer encore une fois que je suis content de toi. (*Il essaye à la baiser.*)

FLORETTE (*se défendant.*)

Ah bin.....!

GRIPHON.

Ne pense pas, Florette, que ce soit ce vice honteux que l'on nomme amour qui me fasse agir de la sorte. Non, Florette, c'est l'amitié d'un père tendre pour son enfant chéri. Ta peau est bien blanche, Florette ; tu as le teint fin. (*Il lui passe la main sur le visage.*) Allons donc, la mignonne, là.

FLORETTE (*riant.*)

Ha ha ha.

GRIPHON.

Qu'as-tu ?

FLORETTE.

Vous m'faisez rire.

GRIPHON.

Va voir si la porte est bien fermée.

FLORETTE.

La porte ? Eh ! mon gueu, j'viens de la fermer.

GRIPHON (*mettant deux chaises l'une près de l'autre.*)

Viens t'asseoir, Florette.

FLORETTE.

Quoéc'que vous voulez fére donc ?

GRIPHON.

J'ai quelque chose à te dire.

FLORETTE.

Oui. J'sé bin, vous avez toujours quoqu'chose comme ça.

GRIPHON.

Eh ! Pauvre imbécile, n'est-ce pas ton bien que je veux ?

FLORETTE.

Bin, fâchez-vous pas ; me v'là assis. (*Elle éloigne sa chaise et s'assied.*)

GRIPHON.

Bon ! (*Il s'assied, en approchant sa chaise de celle de Florette, qui recule la sienne de nouveau.*) Je veux t'instruire, Florette, des devoirs d'une fille vertueuse. Je me considère comme ton père, et tu dois te considérer comme ma fille. Le fais-tu ?

FLORETTE.

Bin dame, j'sé pas. Mon père et ma mère vivent encore.

GRIPHON.

Ouf ! Je le sais bien ; mais vivent-ils avec toi ? Peuvent-ils être témoins du mal que tu peux faire, et

par conséquent peuvent-ils te donner des conseils nécessaires, pour te détourner de la mauvaise voie ? Je suis ton maître, et comme tel je dois agir envers toi comme ton propre père. M'entends-tu ?

FLORETTE.

Oui ; j'comprends à c'tte heure.

GRIPHON.

Je vais donc te parler comme un père. (*Il approche sa chaise de celle de Florette qui recule la sienne.*)

FLORETTE.

J'vous entendrai bin d'écite.

GRIPHON.

Ecoute. Comme la vertu est aimable, Florette ! Que de douceurs, que de délices elle procure à celui qui l'aime et la pratique ! Quel bonheur goûte une conscience pure ! M'entends-tu ?

FLORETTE.

Bin ;.... j'comprends in p'tit brin. Vous parlez comme not' curé, quand i prêche.

GRIPHON.

Je veux dire que celui qui évite le mal, qui ne pêche pas..... tu comprends ?

FLORETTE.

Oui.

GRIPHON.

est heureux, c'est-à-dire, qu'il n'a pas de remords, qu'il est toujours content.

FLORETTE.

J'sé pas c'que c'é, moé, des remords.

GRIPHON.

Vilaine tête ! Tu dois pourtant en être rongée. Quand tu as commis quelque faute, ne sens-tu pas quelque chose au-dedans de toi-même qui te tourmente ? Tu voudrais donc dire que tu ne fais jamais de mal ?

FLORETTE.

Bin dame.....

GRIPHON.

Vois donc combien il est nécessaire que je t'instruise ; tous les jours je te vois commettre mille fautes.

FLORETTE.

Mon gueu !

GRIPHON.

Approche ta chaise.

FLORETTE.

Ah bin ! j'sé bin quoésc'que vous voulez fére.

GRIPHON.

Là. Voilà déjà une faute très-grave.

FLORETTE.

Mé.....

GRIPHON.

Oui, un crime : la désobéissance à son maître. Et puis tu auras l'effronterie de me dire que tout ce que tu fais est bien.

FLORETTE.

Mé.....

GRIPHON.

Eh ! ne dois-tu pas obéir à ton père ?

FLORETTE.

J'sé bin.

GRIPHON.

Ne suis-je pas le tien ?

FLORETTE.

Vous l'disez.

GRIPHON.

Ne viens-je pas de te le démontrer ?

FLORETTE.

Bin ! (*Elle s'assied près de Griphon.*)

GRIPHON.

Bon ! Voilà une fille obéissante. Sache, Florette, que le principal, le premier devoir d'une servante est d'obéir à son maître, comme celui d'une fille l'obéissance à son père. Je viens donc, je l'espère, de te corriger d'un grand défaut. Maintenant tu devras

m'obéir jusque dans les moindres choses. Il est encore plusieurs fautes que tu peux commettre, sans le savoir. Je te les ferai connaître une autre fois. Montre-moi donc tes yeux ?

FLORETTE.

Pourquoé ?

GRIPHON.

Ne dois-tu pas m'obéir ?

FLORETTE.

Bin, t'nais. (*Elle regarde Griphon fixement.*)

GRIPHON.

Oh ! Comme te voilà malade ! Pourquoi ne le dis-tu donc pas ?

FLORETTE.

Moé ?

GRIPHON.

Eh ! Sans doute. (*Il lui prend le pouls.*) Tu as le pouls extraordinairement agité.

FLORETTE.

J'sus pas malade en toute.

GRIPHON.

Ne dis pas cela, Florette ; tu souffres beaucoup. (*Il essaye à la baiser.*)

FLORETTE (*se défendant.*)

J'veux pas, j'veux pas.

GRIPHON.

Voilà encore une désobéissance, Florette. (*On entend frapper à la porte.*) Va voir ce que c'est.

FLORETTE (*revenant avec une lettre.*)

T'nais, c'est ane lettre.

GRIPHON.

Donne. (*Il prend la lettre et lit tout bas.*)

FLORETTE (*tandis que Griphon lit.*)

C'est un beau jeune homme qui me l'a donnée. Il a dés belles grosses joues rouges comme dés pommes de calville.

GRIPHON.

Va continuer ton ordinaire, Florette.

FLORETTE.

Vous avez pus besoin d'moé ? Obliez pas ma robe toujou. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

GRIPHON (*seul.*)

Qui peut être cette friponne ? Emilie Dupuis ? C'est la première fois que je vois ce nom-là. Quelle jolie main ! Mais c'est chose singulière et que je ne comprends pas. Une jeune fille me donne un rendez-vous, sans que je l'aie jamais vue ! Il me faut, pour en obtenir un de certaines autres, employer tous les moyens possibles ; et encore c'est rarement que je réussis. Il faut qu'elle soit d'un caractère tout-à-fait bizarre ou peut-être philosophe. Emilie Dupuis. Elle demande un tête-à-tête à un vieux comme moi. (*Il songe.*) Peut-être quelque désœuvré voudrait me jouer quelque tour. Qui sait ? J'ai déjà si souvent éprouvé la mauvaise fortune, et chat échaudé craint l'eau froide. Pourtant, quoiqu'on puisse dire, je ne suis pas encore si méprisable. (*Il se regarde dans le miroir.*) Il n'est pas de jeune homme qui ait deux plus belles rangées de dents que moi. Il est vrai qu'elles sont artificielles ; mais on ne le sait pas. J'ai la tête ornée d'une des plus belles chevelures. C'est une perruque, il est vrai ; mais on l'ignore. Je marche droit. (*Il marche.*) Il n'y a que les rides de mon visage qui me nuisent un peu ; mais j'en ai remarqué sur de jeunes figures autant que sur la mienne. Avec tous ces avantages, pourquoi donc ne pas croire qu'une jeune Dame puisse être amoureuse de moi ? Florette !

SCENE VII.

GRIPHON, FLORETTE.

FLORETTE.

Eh bin ?

GRIPHON.

Mon habit neuf ; vîte.

FLORETTE.

Ah ! vous v'là bin pressé. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

GRIPHON (*seul.*)

(*Il regarde la lettre.*) C'est absolument une main de Dame. Mes soupçons commencent à s'évanouir. Oui, mon bel ange, je m'y rends incontinent. Je t'aime déjà, quoique je ne t'aie jamais vue. Que j'ai hâte de te presser sur mon cœur ! (*Il peigne sa perruque, en se regardant dans le miroir.*) Ne dirait-on pas que je suis un jeune homme de vingt ans ?

SCENE IX.

GRIPHON, FLORETTE (*apportant un habit.*)

GRIPHON.

Florette, quel âge me donnes-tu bien ?

FLORETTE.

Bin dame, j'cré qu'vous avez bin dans l'moins quatre-vingt dix ans.

GRIPHON.

Ote-toi de devant mes yeux, insolente.

FLORETTE.

Eh bin ! Quoés'que vous avez donc ? T'nais. (*Elle lui donne l'habit.*)

GRIPHON (*mettant l'habit.*)

Impertinente ! On ne badine pas avec moi. Dis-moi quel est mon âge. N'ai-je pas l'air d'un jeune homme ? J'ai trente ans, n'est-ce pas ?

FLORETTE.

Bin dame.....

GRIPHON.

Bin dame.... Dis-le.

FLORETTE.

Bin, pusque vous l'voulez, vous avez trente ans.

GRIPHON (*ôtant ses lunettes.*)

Là. Eh bien ! C'est cela : je n'ai que trente ans. Je m'en vais à confesse, Florette ; c'est pour cela que je mets mon habit neuf. En mon absence, prie Dieu que je fasse une bonne confession. (*Ils sortent.*)

SCENE X.

(*Chez Normand.*)

CITRON (*déguisé en fille,*) BOUCAU.

BOUCAU.

Te voilà déguisé on ne peux mieux. Marche donc un peu.

CITRON (*marchant en s'agitant les bras.*)

Fais-je bien mon rôle ?

BOUCAU.

Oh ! oh ! Arrêtez un peu, Mademoiselle Citron. Serrez-vous un peu les bras contre les hanches. Bon ! Comme cela. Ce n'est pas tout. Il faut que tu contrefasses ta voix. Voyons. Je suis le bon homme Griphon. J'entre, je te fais un grand salut. Serais-je assez heureux pour avoir devant mes yeux l'aimable Demoiselle Dupuis ?

CITRON (*contrefaisant la voix et les manières d'une fille.*)

Oh ! Monsieur Griphon ! J'ai donc enfin le plaisir de vous adresser. Qu'il a de charmes pour moi ce moment !

BOUCAU.

A merveille.

CITRON.

As-tu préparé ce vin dont tu me parlais ?

BOUCAU.

Tout est prêt.

CITRON.

Comment as-tu arrangé cela ?

BOUCAU.

J'avais dans une petite boîte cinq ou six doses de rhubarbe et quelques pilules. J'ai mis le tout dans une carafe et je l'ai détrempé avec de l'eau tiède. Il y avait dans la cuisine un gros morceau de bœuf encore tout sanglant. En le pressant entre mes mains, j'en ai fait égoutter le sang dans la carafe. Ça donne à la composition une couleur qui ressemble assez à celle du vin de Porte. Nous allons en régaler le bon homme. C'est toujours cette liqueur, m'as-tu dit, qu'il offre à ses amis, quand ils lui font des visites.

CITRON.

Oui, oui. (*On entend frapper à la porte.*) C'est lui, je parie. Monsieur Boucau, vous êtes mon valet. (*Boucau va à la porte.*)

GRIPHON (*en dehors.*)

N'est-ce pas ici que demeure une Demoiselle Dupuis ?

BOUCAU.

Oui, Monsieur.

GRIPHON (*de même.*)

Est-elle visible ?

BOUCAU.

Oui, Monsieur. Comment vous annoncerais-je ?

GRIPHON (*de même.*)

Monsieur Griphon.

BOUCAU (*à Citron.*)

Un Monsieur Griphon désirerait vous voir Mademoiselle Emilie.

CITRON (*contrefaisant sa voix, etc.*)

Ah ! Monsieur Griphon. (*Il va à la porte.*) Entrez Monsieur Griphon ; vous êtes le bien venu.

SCENE XI.

LES PRECEDENS, GRIPHON *(ne portant pas de lunettes.)*

(Griphon ôte son chapeau, et sa perruque tombe. Il a la tête absolument chauve. Il se baisse pour ramasser sa perruque, et Citron l'en prévient et la lui donne.)

GRIPHON *(à part, et se mettant la perruque sur la tête.)*

Au diable la perruque. *(haut.)* Mademoiselle, une maladie dont j'ai failli être la victime me contraint à porter ces cheveux postiches. Ce n'est rien autre chose.

CITRON.

Oh ! je suis bien persuadée que ce n'est pas la vieillesse. Vous êtes encore un jeune homme. S'il vous plait vous asseoir, Monsieur Griphon. *(Griphon s'assied.)*

BOUCAU.

Mademoiselle requiert-elle ma présence plus longtemps ?

CITRON.

Non. Tu peux t'absenter. *(Boucau fait un grand salut et se retire.)*

SCENE XII.

CITRON, GRIPHON.

CITRON *(s'asseyant près de Griphon.)*

Monsieur Griphon, je suis donc heureuse, puisque je vous parle enfin. Vous n'avez pas, sans doute, trouvé ma démarche bien délicate ; mais, je vous l'avoue, je n'ai pu résister au feu ardent que vous avez su allumer dans mon cœur. Je voulais avoir avec vous un tête-à-tête, et c'est en vain que j'ai cherché un autre moyen que celui que j'ai employé. Longtemps ce monstre qui nous fait craindre de passer pour ridicule a combattu en moi contre l'amour. Enfin j'ai cédé à mon penchant, et je ne m'en repents pas.

GRIPHON.

Oh ! Chère Demoiselle Emilie, (*Il lui prend la main.*) serais-je assez heureux pour que, d'une bouche aussi mignonne que la vôtre, il ne sortît que des paroles sincères.

CITRON.

Ah ! S'il en était autrement, aurais-je fait une démarche qui peut me couvrir de ridicule, si on la connaissait ? Oui, cher Monsieur Griphon, je vous aime plus..... que..... Mon amour est tel que la parole ne peut l'exprimer. Celle-là seule qui l'éprouve connaît ce qu'il est. Que je m'estimerais heureuse, si je pouvais me flatter que celui qui a su le faire naître condescendît à l'écouter !

GRIPHON.

O aimable nymphe ! dès que je vous vis, mon cœur n'était plus à moi.

CITRON.

Qu'entends-je ? Est-ce sincèrement que vous parlez ?

GRIPHON.

Pouvez-vous en douter ?

CITRON (*levant les yeux.*)

O moment délicieux ! Mon bonheur est donc à son comble. (*baissant la vue.*) Mais que dis-je ? Non. Je suis contraint à demeurer avec un oncle impitoyable.....

GRIPHON.

Un oncle impitoyable ? Qu'avez-vous dit ?

CITRON.

Je ne devrais pas vous le dire ; mais je suis enfin forcée à le faire. Je ne suis pas douée d'une grande beauté,....

GRIPHON.

Vous êtes une déesse.

CITRON.

Cependant j'ai eu des amans. Il y en avait un qui se nommait Alexandre. Oh ! que je l'aimais ! Je n'étais pourtant pas éprise pour lui de cet amour extrême

que vous avez su m'inspirer. Mon cruel oncle entra, un jour, dans cette chambre, et nous surprit à converser ensemble. Il lui passa son épée à travers le corps.

GRIPHON.

Ouf ! A propos de quoi ?

CITRON.

Mon oncle ne voulait souffrir aucun homme me parler.

GRIPHON.

Et à présent ?

CITRON.

Oh ! Il est toujours le même. S'il vous surprenait ici, il serait capable de vous tuer sans merci.

GRIPHON (*se levant.*)

Cela est-il possible ? Ma vie n'est donc pas en sûreté dans ce lieu-ci ?

CITRON.

Vous n'avez rien à craindre, Monsieur Griphon ; il est absent.

GRIPHON.

Mais il peut entrer, sans qu'on s'en doute.

CITRON.

Il ne doit être de retour qu'après-demain ; ainsi vous pouvez vous croire en sûreté. (*Il le prend par le bras et le fait asseoir.*)

GRIPHON.

Je vous assure que j'ai une certaine aversion pour ces sortes de gens-là.

CITRON.

Avant-hier encore, il en a maltraité un avec son bâton de fer, à un point que le pauvre jeune homme est peut-être mort à présent des blessures qu'il a reçues.

GRIPHON.

Mais, d'après votre aveu même, Mademoiselle, je vois que je ne manque pas de rivaux.

CITRON.

Ah ! Cher Monsieur Griphon, il est vrai que plusieurs voudraient me faire la cour ; je croyais même aimer avant que je vous vîsse ; mais que j'étais loin de connaître les charmes de l'amour ! Croyez-moi, tous les autres disparaîssent maintenant devant vous.

GRIPHON.

Hélas ! Comment une aussi aimable personne que vous peut-elle vivre avec un homme tel que l'oncle infâme dont vous venez de me faire le portrait ?

CITRON.

Ah ! Monsieur Griphon !..... (*Il se cache les yeux avec son mouchoir, et fait semblant de pleurer.*)

GRIPHON (*à part.*)

Chère mignonne ! Le cœur me crève. (*Il s'essuye les yeux.*)

CITRON (*de même.*)

Je ne pourrais assez témoigner ma gratitude à celui.....; mais non, je n'ose le dire.

GRIPHON.

Parlez, chère Emilie. Vous trouverez en moi l'amant le plus dévoué. Puis-je vous servir en quelque chose ?

CITRON (*de même.*)

Vous le pouvez.

GRIPHON.

Oh ! Mademoiselle Emilie ! Mademoiselle Emilie ! Expliquez-vous, je vous en prie. Comment le puis-je ? (*à part.*) Je me sens tout agité.

CITRON.

O ciel ! Laissez-moi reprendre un peu mes sens. (*Il s'essuye les yeux.*) Dès ce soir, si vous le voulez, je dis un éternel adieu à cette maison. Je ne puis y vivre plus longtemps.

GRIPHON (*à part.*)

Ouf ! Un enlèvement. (*haut.*) O belle Emilie, serais-je celui qui peut mettre fin à vos malheurs ? Je

vous promets que, ce soir, je viens, avec une voiture couverte, vous enlever des griffes de votre tigre d'oncle.

CITRON.

Je ne rêve pas ? Vous me promettez.....?

GRIPHON.

Je vous le jure.

CITRON.

Oh ! (*S'appuyant la tête sur le bras de Griphon.*) Cher Monsieur Griphon, je vous devrai ma vie.

GRIPHON.

Oh ! Chère.... (*Il baise Citron, qui se lève et le regarde fixement.*) Pardonnez, je n'ai pu résister.....

CITRON.

Vous pardonner ? Et pourquoi ? (*Il saisit Griphon par le cou, et le sert de toute ses forces, en feignant de l'embrasser.*)

GRIPHON (*après être débarrassé et à part.*)

Ouf ! Elle m'étouffait.

CITRON.

Pardonnez, Monsieur Griphon, des transports d'amour peut-être trop vifs. (*Griphon se met à tousser et ne peut s'arrêter.*) Boucau !

SCENE XIII.

LES PRECEDENS, BOUCAU.

BOUCAU.

Me voici.

CITRON.

Apporte donc le vin.

BOUCAU.

Tout-de-suite, Mademoiselle. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

CITRON, GRIPHON.

CITRON.

Vous avez là un très-mauvais rhûme, Monsieur Griphon.

GRIPHON (*toussant toujours.*)

Oh !..... très..... méchant....

CITRON.

Que fais-tu donc ? Boucau !

SCENE XV.

LES PRECEDENS, BOUCAU (*apportant une carafe et des verres.*)

CITRON.

Tu te fais bien attendre.

BOUCAU.

Je n'ai pourtant fait que courir.

GRIPHON (*cessant de tousser.*)

Oh ! Mademoiselle Emilie, vous savez prévenir mes désirs. C'est toujours du vin que je prends chez moi, pour faire cesser ma toux. Ceci en est ?

CITRON.

Monsieur Griphon, je me réjouis de pouvoir ainsi vous servir. Voici du meilleur vin de Porte. Sans gêne, Monsieur Griphon ; vous en êtes le maître.

GRIPHON (*se versant à boire.*)

Il paraît bien bon. (*Il boit et fait une grimace affreuse. Boucau sort.*)

SCENE XVI.

CITRON, GRIPHON.

CITRON.

N'est-ce pas qu'il est délicieux ?

GRIPHON.

Excellent. (*Il fait le geste d'une personne qui veut vomir.*) Je vous prie de me pardonner, Mademoiselle, je ne suis pas très-bien aujourd'hui.

CITRON.

C'est donc ce soir, Monsieur Griphon, c'est donc ce soir que mes peines doivent finir. Que je vais trouver les heures longues ! A quelle heure pourrai-je me tenir prête, Monsieur Griphon ?

GRIPHON.

C'est à vous, chère Emilie, à m'appointer le moment qui vous sera le plus favorable.

CITRON.

Eh bien ! Cher amant, puisque vous le voulez, soyez ici à neuf heures.

GRIPHON.

Pourrai-je entrer ?

CITRON.

Ne risquez pas. Mon oncle pourrait me tromper et être de retour.

GRIPHON.

Je vous attendrai donc à la porte ?

CITRON.

Oui. Je vais faire un paquet de mes bijoux et de mes habits les plus précieux, et je vous le ferai jeter par une des fenêtres du second étage, si mon oncle est ici. Pour moi, je saurai bien sortir, sans qu'il s'en aperçoive.

GRIPHON.

O bel ange ! Je crois déjà vous voir dans ma voiture.

CITRON (*baissant la vue.*)

Mais quel doute affreux s'empare de ma pensée ! Vous allez peut-être oublier votre promesse. Oh ! Si je savais.....

GRIPHON.

Pour gage, daignez accepter ces bijoux ; ils sont précieux. (*Il tire de sa poche des pendants d'oreille et un collier qu'il offre à Citron.*)

CITRON (*prenant les bijoux.*)

Que vous justifiez bien l'idée favorable que je m'étais faite de votre cœur et de vos manières ! Par un sen-

timent de délicatesse, je pourrais refuser ces bijoux ; mais comment ne pas accepter comme souvenir ce qu'offre une main qui m'est plus chère que tout l'or du monde ?

GRIPHON (*se tenant le ventre.*)

Ouf ! Je ne suis pas bien.

CITRON.

Buvez de mon vin, vous allez être mieux dans l'instant.

GRIPHON.

Pardonnez, je voudrais sortir. (*Il se lève.*)

CITRON.

Vous ne partirez pas, sans goûter de mon vin. Ne le trouvez-vous pas fameux ?

GRIPHON.

Sans doute.

CITRON.

Eh bien ? Pourquoi donc vous gênez-vous ?

GRIPHON.

Je ne puis rester plus longtemps. Vous m'excuserez bien.

CITRON.

Monsieur Griphon, voulez-vous faire plaisir à celle qui ne peut vivre sans vous ?

GRIPHON.

Qu'est-ce ?

CITRON.

Buvez encore un verre de mon vin.

GRIPHON.

Eh bien ! (*Il se verse à boire.*) Allons ! (*Il boit la moitié de son verre.*)

CITRON.

Buvez tout.

GRIPHON.

Je ne puis. (*Il fait le geste d'une personne qui veut vomir.*) Excusez-moi, je sors.

CITRON (*d'un air surpris.*)

Ah ! Monsieur Griphon, je vois venir Monsieur Jourdain. C'est un jeune fat qui veut me faire la cour.

Asseyez-vous donc près de moi, pour voir quelle figure il va faire. On ne peut être plus jaloux que lui. Le voici. (*Il s'assied et Griphon s'assied près de lui.*)

SCENE XVII.

LES PRECEDENS, BOUCAU (*déguisé. Il est revêtu de certains habits de son maître et singe le petit-maître.*)

BOUCAU. (*Il regarde Griphon et Citron alternativement.*)

MADEMOISELLE Emilie, pourrais-je vous dire un mot en particulier ?

CITRON (*montrant Griphon.*)

Pas avant qu'il plaise à ce Monsieur-ci.

BOUCAU.

C'est donc ainsi que vous répondez à mon amour. Je ne souffrirai pas que ce vieux puant de pendard soit mon rival. Il va sortir d'ici ou je l'assomme. (*Il tire la chaise de Griphon, qui tombe sur le dos.*)

GRIPHON (*tremblant.*)

Je vous en conjure, ne me faites pas de mal. Je vais sortir.

BOUCAU.

Sors, vieux penard. (*Il lève sa canne.*)

CITRON (*l'arrêtant.*)

Je vous en prie, Monsieur Jourdain.

GRIPHON (*se sauvant sur les pieds et les mains.*)

Ah ! Seigneur.....

BOUCAU (*lui donnant des coups de canne.*)

Si je te retrouve ici, tu meurs.

GRIPHON.

Ouf ! Ah ! Ah !

CITRON.

Monsieur Jourdain. Monsieur Jourdain....

BOUCAU (*poussant Griphon dehors.*)

Va au diable à présent.

SCENE XVIII.

BOUCAU, CITRON. (*Ils poussent des éclats de rire.*)

CITRON.

As-tu remarqué, Boucau, la grimace qu'il a faite, quand il a bu de notre composition ?

BOUCAU.

Il faut avouer que la rhubarbe et les pilules ne font pas un nectar bien délicieux.

CITRON (*montrant les bijoux.*)

Tiens. Ne m'a-t-il pas fait un présent ?

BOUCAU (*riant.*)

Ha ha ha. Ils sont d'or, ça nous aidera à fêter.

CITRON.

Il doit venir ce soir m'enlever.

BOUCAU.

Tu as donc bien réussi ? Il doit t'attendre à la porte ?

CITRON.

Oui, et je dois lui faire jeter mon paquet par la fenêtre.

BOUCAU.

Oh bien ! Ce sera autre chose qu'un paquet de linge qui lui tombera sur le corps. Mais croit-tu qu'il ose se montrer, après la bastonnade qu'il vient de recevoir ?

CITRON.

Je vais lui récrire. Le bon homme ne manquera pas à sa promesse.

BOUCAU.

Tu as raison ; écris-lui. Marque-lui que.....

CITRON.

Oh ! Tais-toi donc. Je sais ce que je lui écrirai.

BOUCAU.

Eh bien ! Moi, je vais lui écrire aussi.

CITRON.

Et quoi ?

BOUCAU.

Je te le dirai tantôt. Ce sera quelque chose qui aidera toujours à tourmenter le bon homme.

CITRON.

Oh ! Que je voudrais qu'il fût déjà nuit !

BOUCAU.

Allons-nous rire un peu ! (*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

(*Chez Griphon.*)

CITRON, FLORETTE.

CITRON.

Qu'a-t-il donc le bon homme ?

FLORETTE.

Bin dame, j'sé pas. I'm'fé peur avec sés gins. Il é blême comme la chaux de la muraille, pi i vomit, pi i dit qu'il a la colique, pi i s'plaint d'son coup.

CITRON.

Comment ? Quel coup ?

FLORETTE.

Quoé donc ? I te l'a pas dit ? Il a timbé, à s'en r'venant de l'église. J'cré qu'siment qu'il a quoqu'chose de démanché.

CITRON.

Il te l'a dit ?

FLORETTE.

Bin oui. Il é d'ane himeur, d'ane himeur. J'en é peur, quand i m'parle. Ah ! mon gueu ! L'v'la-t-i pas !

SCENE II.

LES PRECEDENS, GRIPHON (*portant des lunettes.*)

GRIPHON.

La. (*Florette s'en va.*) Eh ! Demeurez-donc, galante Vénus.

FLORETTE.

J'peux-ti rester ?

GRIPHON.

Eh ! Oui ; je vous le dis. Approchez-vous donc du charmant amoureux,

FLORETTE *(le regardant.)*

Quoé'sque vous voulez dire donc ?

GRIPHON.

Asseyez-vous près de Monsieur Citron. Vous avez quelque chose à lui dire ? Ne vous gênez donc pas.

FLORETTE *(s'approchant de Citron.)*

Ah ! Mon gueu, je vous aimerais cent fois pus que j'vous aime, si vous aviez toujou c'te belle himeur-là. C'é-t-i pas pus beau itou que d'toujou gronder ?

GRIPHON.

Là. Asseyez-vous donc. (*Florette s'assied.*) Bon ! —— Ouf ! Vous avec donc l'audace, gaupe.....! (*chassant Florette.*)

FLORETTE.

Ah ! Mon gueu ! Comme vous changez vîte !

GRIPHON.

En ma présence ! (*Il pousse Florette dehors.*)

SCENE III.

GRIPHON, CITRON.

GRIPHON.

Et vous, vaurien, maroufle, pendard, voleur, que faisiez-vous ici encore ?

CITRON.

Rien.

GRIPHON.

Rien ? Et vous avez l'impertinence de l'avouer ? Est-ce que je vous paye, pour que vous ne fassiez rien et que vous débauchiez Florette ? Hein ? Hein ? Parlez-donc, coquin.

CITRON.

Je m'informais de l'état de votre santé.

GRIPHON.

Ouf ! Ma santé ! Vous voilà bien zélé aujourd'hui. Qu'avez-vous à faire avec ma santé ? Ne suis-je pas bien ?

CITRON.

Florette m'a appris qu'il vous était arrivé un accident.

GRIPHON.

Et qu'avait-elle besoin de te l'apprendre ?

CITRON.

Vous êtes mon maître, et cette nouvelle m'a fait de la peine.

GRIPHON.

Eh bien ! Puisque tu le sais, oui, j'ai failli me tuer, Citron. Tu connais qu'à mon âge on n'est pas bien alerte ; j'ai fait un faux pas, et j'ai tombé sur le dos. Tiens, (*se mettant les mains sur les hanches,*) toute cette partie-ci me fait bien mal. Regarde, tu me fais perdre tout mon mérite. Un bon chrétien doit supporter ses maux en patience et sans se plaindre. Je ne te l'aurais pas dit. Tiens, voici un sou, va le porter dans le tronc des pauvres, à l'église. Point de charité, point de salut. (*Il lui donne un sou.*) Va et reviens tout-de-suite ; j'ai besoin de toi. N'oublie pas de dire un chapelet, afin que Dieu chasse loin de toi ce diable qui t'empêche de me rendre ma bague. (*Citron sort.*)

SCENE IV.

GRIPHON (*seul.*)

Ouf ! Voilà ma colique qui me reprend. Je ne peux pas m'arracher de l'idée que c'est ce maudit vin, qu'on m'a donné à boire chez ma jeune nymphe, qui la cause. Elle n'avait pas besoin de me le vanter. J'ai un cours de ventre affreux ; je me sens plus faible qu'un enfant de deux jours. Mais c'est ce lutin de damoiseau que je ne puis oublier. Dans toutes mes aventures il ne m'est pas encore arrivé de sortir de chez ma Vénus d'une manière si humiliante et si peu douce. Je ne me sens plus le dos. Pauvre Emilie ! Elle m'a paru charmante, et, malgré son son de voix un peu trop masculin,

je tiendrai ma promesse. Mais c'est trop s'exposer. J'aime mieux perdre une mignonne que la vie. Mon début me décourage. Elle ne me reverra plus. Pourtant elle est si aimable ! Sa main est si douce ! Son haleine si agréable ! Elle paraît douée d'une si grande sensibilité d'âme, et me témoigne un amour si vif ! C'est bien dommage de s'arrêter en si beau chemin. Aye ! mes pauvres reins ! Ouf ! ma colique !

SCENE V.

GRIPHON, FLORETTE (*une lettre à la main.*)

FLORETTE.

I M'A dit d'vous donner ça.

GRIPHON.

Donne. (*Il prend la lettre.*) Que fais-tu donc ?

FLORETTE.

J'vous r'gârde, por voir si vous m'dirais qu'vous avez acheté ma rôbe.

GRIPHON.

Imbécile ! Sors.

FLORETTE.

J'sus portant pâ imbécile. Vous m'faisez d'la peine, en m'donnant c'nom-là. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

GRIPHON (*seul.*)

(*Regardant la lettre.*) C'EST sa main. (*Il l'ouvre et lit :*)

CHER AMANT,—— Combien elle m'aime déjà ! —— *On ne peut être plus affligé que moi de la triste aventure qui vous est arrivée ce matin, en sortant de chez moi ;*—— Chère mignonne, je te crois.—— *en sortant de chez moi ; mais, convaincu que vous êtes de mon innocence, vous n'oublierez pas neuf heures. Oh ! que si vous l'oubliiez ; .... mais non, vous ne me rendrez pas malheureuse pour toute ma vie. Toute est déjà prêt ; je vous attends.*

Votre amie sincère,

EMILIE DUPUIS.

Ouf ! je ne sais que faire. Si j'étais sûr que ce lutin de Jourdain ne s'amusât pas de nouveau à jouer sur mon dos avec son diable de bâton..... Qu'on est malheureux, quand on est assez aimable pour faire des conquêtes ! Il faut pourtant que je me décide.

SCENE VII.

GRIPHON, FLORETTE *(apportant une lettre.)*

FLORETTE.

Encore ane.

GRIPHON.

Qui te l'a mise entre les mains ?

FLORETTE.

Bin dame, j'le connais pas. Il é pas si beau qu'l'autre toujou. Il a dés grosses babines et pis l'nez éjarré. Il en avé un gros tas.

GRIPHON.

Une invitation de quelque créancier. On ne pense à ces affaires-là qu'après les autres. Mets-la là.

FLORETTE.

I yoù ? Su la tabe ? (*Elle jette la lettre sur une table et sort.*)

SCENE VIII.

GRIPHON *(seul.)*

Allons ! Mon petit cœur, je tiendrai ma promesse. Tu es trop bonne pour qu'on ne s'expose pas un peu pour toi. Ce soir, je suis le plus heureux des vieillards. Mais que dis-je ? Vieillard ? Ne m'a-t-elle pas dit, quand ma diablesse de perruque est tombée, que j'étais encore un jeune homme ? Je ne me plains pas, je suis content de moi-même. Elle a parue enchantée de ma personne.

SCENE IX.

CITRON, GRIPHON.

GRIPHON.

DEJA de retour ? As-tu bien prié. Voyons, sois honnête et rends-moi ma bague.

CITRON.

Est-il possible que vous me croyiez encore coupable ?

GRIPHON.

Ta conscience ne te reproche pas quelque chose ? Voyons, Citron, rends à César ce qui est à César, et à Griphon ce qui est à Griphon.

CITRON.

Encore une fois.....

GRIPHON.

Tu ne l'a pas prise, coquin ? Dis-moi qui l'a dans ce cas. (*Prenant un paquet de cartes et le jetant sur une table.*)

CITRON.

Comment voulez-vous que je vous le dise ? Suis-je sorcier ?

GRIPHON.

Devine-le par les cartes.

CITRON.

Je vous jure que je n'y entends rien.

GRIPHON.

Maroufle ! Je t'ai vu. Tu sais bien t'y entendre pour Florette : Mets-toi là. (*Il fait asseoir Citron près de la table.*)

CITRON.

Que voulez-vous que je trouve dans ces cartes ?

GRIPHON.

Ma bague, vilain pendard, ma bague. Si tu ne me dis qui l'a, ma canne est dans mes mains ;..... tu sais que je sais m'en servir. Vîte.

CITRON (*prenant les cartes.*)

Puisque vous le voulez. (*Il regarde dans les cartes.*)

GRIPHON.

Eh bien ?

CITRON.

Attendez un peu ; il faut que je voie. Tenez, voyez-vous cette carte ?

GRIPHON.

Eh bien ?

CITRON.

C'est un vieillard..... Oui.... c'est un vieillard.

GRIPHON.

Et puis ?

CITRON.

Voyez-vous cette autre ?

GRIPHON.

La dame de cœur ?

CITRON.

Oui. C'est une jeune demoiselle.

GRIPHON (*à part.*)

Ouf ! (*haut.*) Après.

CITRON.

En voici une autre. C'est le valet de carreau. Comme elles sont disposées là, les cartes me disent qu'un certain vieillard tout décrépit et dégoûtant s'est rendu aujourd'hui à un rendez-vous demandé par une jeune et belle personne. Vous voyez tous ces cœurs ? Eh bien, cela marque qu'elle aime le vieux penard à la folie.

GRIPHON.

Et tu n'y entendais rien, fripon.

CITRON.

Oh ! Oh ! Ceci est affreux. Regardez-donc.

GRIPHON.

Eh ! Que veux-tu que je voie là-dedans, moi ?

CITRON.

Tenez, ce valet, c'est la pensée du bon homme. Il m'apprend qu'il est un vieux libertin, qui, cachant ses défauts sous le voile de l'hypocrisie, est l'être le plus

infâme du monde. Il est rempli de vices. Quoiqu'il soit bien âgé de quatre-vingts ans, il ne laisse pas d'essayer chaque jour à séduire quelque jeune vierge. Il emploie pour cela tous les moyens ; mais le plus souvent des présens. Oh ! Oh ! Que vois-je ? Un jeune homme entre et surprend le bon homme avec la jeune fille. Il le jette à terre, et le sort à coups de bâton.

GRIPHON.

Ouf ! (*Il lui donne un coup de canne.*)

CITRON.

Eh bien ! Qu'avez-vous donc ?

GRIPHON.

Pourquoi me racontes-tu cette histoire-là ?

CITRON.

Pourquoi me faites-vous donc tirer ?

GRIPHON.

Tout cela ne m'enseigne pas où est ma bague.

CITRON.

Je ne suis pas encore rendu à cet article-là. C'est égal, je vais passer par-dessus le reste.

GRIPHON.

Arrête, Arrête. Tu as raison. Tu ne pourrais peut-être pas bien tirer, si tu ne lisais à la suite.

CITRON.

Eh ! C'est ce que j'allais vous dire.

GRIPHON.

Dis-moi si cet impoli de jeune homme doit revenir chez la jeune fille.

CITRON.

Quand ?

GRIPHON.

Eh bien ! Je ne sais....

CITRON.

Demain ?

GRIPHON.

Ou comme ce soir, par exemple.

CITRON.

Demain il n'y sera pas. Ce soir ? Voyons. Je ne sais comment arranger cela. Je crois qu'il va y être.

GRIPHON *(lui donnant un coup de canne.)*

Il doit y être, coquin ?

CITRON.

Aye ! Attendez-donc un peu. Non, il n'y sera pas.

GRIPHON.

En es-tu sûr ?

CITRON.

Aussi certain que je le suis que vous avez une canne dans la main.

GRIPHON.

Eh ! Maroufle, que m'importe à moi qu'il y soit ou qu'il n'y soit pas ? Cela ne trouve pas ma bague.

CITRON.

Vous me l'avez demandé.

GRIPHON.

Il ne fallait pas m'écouter, rustaud. Dis-moi qui a ma bague. Ah ! Tu pâlis. Les cartes parlent contre toi.

CITRON.

Un moment. Ayez la bonté de ne me pas troubler. La voici, votre bague.

GRIPHON.

Où ?

CITRON.

Voyez-vous cet as ?

GRIPHON.

Eh bien ?

CITRON.

C'est elle. Un valet l'a en sa possession.

GRIPHON.

[illegible] sais bien. N'es-tu pas mon valet, fripon ?

CITRON.

[illegible] votre bague.

Eh ! Je le [illegible]

Je le suis ; mais je n'a[illegible]

GRIPHON.

Qui peut-ce donc être ? Vîte. Quelle personne sert-il, ce valet ?

CITRON.

La maison où il sert porte le numéro huit. Voilà tout ce que je peux trouver. (*Griphon tire une lettre de sa poche et la regarde.*)

GRIPHON.

Comment se nomme-t-il ?

CITRON.

Attendez. C'est bien difficile. Tenez. (*Il présente les cartes à Griphon.*) Choisissez huit cartes. (*Griphon choisit huit cartes et les met sur la table. Citron les prend et les examine.*) C'est bien difficile. Je ne trouve que quatre lettres. Je ne sais si le nom du voleur en demande plus.

GRIPHON.

Quelles sont-elles ces lettres ?

CITRON.

Attendez. Voici toujours un B. Voici un O, et puis un U, et enfin un C.

GRIPHON.

B. O. U. C. ? Cela fait Bouc.

CITRON.

Bouc.

GRIPHON.

Est-ce là son nom ?

CITRON.

Il y a peut-être d'autres lettres ; mais les cartes ne me le disent pas.

GRIPHON.

Bouc. Et comment la bague se trouve-t-elle en sa possession ?

CITRON.

Il l'a volée.

GRIPHON.

Ah ! Le pendard ! Et comment s'y est-il pris ?

CITRON.

Les cartes n'en disent pas plus long.

GRIPHON.

C'est bon ! Je suis content. Mets le cheval sur la voiture couverte ; je veux sortir. (*Citron sort.*)

SCENE X.

GRIPHON (*seul.*)

Ouf ! Je crois que le coquin a un pacte avec le diable ; il n'aurait pas pu tout me dire comme cela. Ma nymphe réside dans une maison qui porte le numéro huit ; le valet qui la sert se nomme Boucau : Citron n'a pu trouver que Bouc, il est clair que cela veut dire Boucau. Ah ! fin matois ! tu me rendras ma bague. Mais voyons cette lettre. (*Il prend la lettre que Florette a mise sur la table, l'ouvre et lit :*)

Monsieur,

Si vous conservez encore mémoire de la manière dont vous êtes sorti, ce matin, de chez une certaine demoiselle, vous vous trouverez demain matin, à six heures, sur les plaines d'Abraham, afin de vous satisfaire, en mésurant votre épée avec la mienne, et afin que nous décidions qui de nous deux sera l'amant heureux. Si vous refusez de vous rendre à cette invitation, vous ne serez pas chez moi censé m'avoir abandonné votre conquête ; je serai toujours inquiet et je vous préviens que je saurai me satisfaire la prochaine fois que je vous rencontrerai.

J'ai l'honneur, etc.,

Antoine Jourdain.

(*Il se promène.*) Là. Je vais donc aller me battre maintenant, moi qui n'ai encore de ma vie touché une épée, ni déchargé un pistolet. Ouf ! Cette invitation, dit-il. Il m'invite à aller me faire tuer comme on invite à un souper. De par tous les lutins, j'aime mieux renoncer à ma friponne. (*Il déchire la lettre.*) Le pendard ne me verra pas. Mais..... il saura se satisfaire la prochaine fois qu'il me rencontrera. Pauvre Griphon ! pauvre Griphon ! Dans quels draps t'es-tu mis ? Le maraud peut me tuer, s'il me voit. Je connais son

humeur depuis ce matin, il m'en a fait voir un échantillon. Que faire ? que faire ? Me renfermer pour le reste de mes jours ? Ouf ! C'est par trop dur. Mais voici l'heure. (*Il regarde à sa montre.*) Neuf heures dans cinq minutes. Vais-je m'y rendre. L'invitation, comme il l'appelle, du sauvage de Jourdain, n'est que pour demain matin. Quand bien même il me rencontrerait ce soir, il ne me toucherait sûrement pas ; mais qui sait ? Quand on est jaloux comme il m'a paru l'être..... Que faire ? N'ai-je pas ma voiture couverte ? Il ne pourra pas me voir. J'y vais. Citron !

SCENE XI.

GRIPHON, FLORETTE.

FLORETTE.

Me v'là. Quoé'sque vous voulez ?

GRIPHON.

Est-ce toi que j'appelle, bonne à rien ?

FLORETTE.

Eh bin, Citron gué pas.

GRIPHON.

Où est-il ?

FLORETTE.

Il é t'après atteler la voéture su l'ch'val. (*riant.*) Ha ha ha. J'me trompe, il attèle le ch'val su la voéture.

GRIPHON (*lui passant la main sur le cou.*)

Ouf ! Je ne veux pas te voir le cou nu comme cela. Couvre-le d'un mouchoir. Ton confesseur ne t'a pas dit quelque chose là-dessus ?

FLORETTE.

Quoé donc ? Faut-i que j'me confesse de d'ça ?

GRIPHON.

Imbécile ! Eh ! sans doute.

FLORETTE.

J'crayais pas d'fére mal,

GRIPHON (*regardant à sa montre.*)

Neuf heures. Vîte. Va avertir Citron de se hâter. (*Il ôte ses lunettes.*)

FLORETTE.

T'nais, le v'là.

SCENE XII.

LES PRECEDENS, CITRON.

GRIPHON.

Eh bien, lutin, tout est-il prêt ?

CITRON.

Oui, Monsieur.

GRIPHON.

As-tu remarqué comme le cheval est gras ?

CITRON.

Oui, il luit comme un miroir.

GRIPHON.

Sais-tu pourquoi il jouit d'un si grand embonpoint !

CITRON.

Je lui donne chaque jour une bonne portion d'avoine.

GRIPHON.

Oui ; c'est cela qui le rend gras. Nigaud, ne vois-tu pas qu'un lutin bienfaisant lui donne ses soins ? N'as-tu pas remarqué qu'il avait quelques crins de la queue si bien tressés que tu ne pouvais en défaire un ?

CITRON.

Oui.

GRIPHON.

Ah ! Je te croyais plus savant que cela. Je m'en vais peut-être passer la nuit blanche. Et c'est pour une bonne œuvre. Je vais veiller auprès d'un de mes grands amis qui se meurt. Le pauvre Aimond ! (*Il s'essuye les yeux.*) Nous avons eu bien du plaisir ensemble dans nos jeunes ans. Je pars. (*à Citron.*) Aye bien soin de ne pas bouger de la maison.

CITRON.

Mon cher maître, il est dangereux de sortir seul le soir. Je vais vous accompagner.

GRIPHON.

Je ne veux pas. Quand l'on n'a fait de mal à personne, l'on ne craint personne. Florette, ne demeure pas là. (*Griphon et Florette sortent.*)

SCENE XIII.

CITRON (*seul.*)

Ah ! Le vieux penard d'hypocrite ! Il s'en va veiller un malade ! Que de personnes vont veiller ces sortes de malades ! Il m'a défendu de sortir ; il va voir comme je vais lui obéir.

SCENE XIV.

CITRON, FLORETTE.

CITRON.

Est-il parti ?

FLORETTE.

Oui. J'sommes bin débarrassés, hein ? J'pourrons nous parler comme i faut de c'coup là. I viendra guinqu'demain matin.

CITRON (*à part.*)

J'y serai avant lui. (*haut.*) Je m'en vais. (*Il s'en va.*)

FLORETTE.

Eh bin donc, yoù s'que tu vas ? Vas-tu m'laisser tout seule ? Tu m'aimes donc pus ? (*Ils sortent.*)

SCENE XV.

(*Chez Normand.*)

BOUCAU (*seul, assis à une table sur laquelle est une chandelle allumée, une carafe et des verres. Il chante.*)

C'est assez chanter. Je mérite bien de prendre un coup maintenant. (*Il se verse à boire.*) Voici à la santé des chaises, des tables, du miroir et des quatre murs de la maison, puisque j'ai tout cela pour compa-

gnie. (*Il boit.*) Mais que fait donc Citron ? Il passe neuf heures. Il devait être ici à huit. Son maître aurait-il découvert notre complot ?

SCENE XVI.

BOUCAU, CITRON (*entrant en courant.*)

BOUCAU.

Ah ! Te voilà.

CITRON.

Je suis tout essoufflé ; j'ai toujours couru.

BOUCAU.

Prends un verre de restaurant. Je craignais que tu ne vînsses pas.

CITRON.

Vîte, vîte. Le vieux libertin est en chemin. Serre tout cela.

BOUCAU (*se levant en chancelant, et allant mettre la carafe et les verres dans une armoire.*)

Vient-il, le vieux pendard ? Je suis d'humeur ce soir.

CITRON.

Vîte ; ma robe, ma perruque et le reste.

BOUCAU.

Tout est là-dedans, (*montrant une armoire.*)

CITRON, (*prenant les habits et se déguisant.*)

Le bon homme est parti avant moi de la maison, en m'enjoignant de ne pas sortir. Tu vois que je lui obéis.

BOUCAU.

Mais comment se fait-il que te voilà avant lui ?

CITRON.

Ecoute. Aussitôt que je l'ai vu dans sa voiture, je suis parti à toutes jambes. Je l'ai eu bientôt rejoint, et, toujours en courant, j'ai d'abord cassé les deux fanaux allumés qu'il y avait chaque côté de la voiture, et j'ai arrêté le cheval. Ensuite, lui mettant le bout de mon bâton sur la gorge, et contrefaisant ma voix : la bourse ou la vie, lui ai-je crié d'une voix tonnante.

Le bon homme, prenant sans doute mon bâton pour un pistolet, m'a répondu d'une voix tremblante : Ne me faites rien, je vais vous donner tout ce que j'ai. En même temps il m'a jeté cette bourse. (*Montrant une bourse et la fesant sonner.*) Ensuite j'ai donné, à l'aide de mon bâton, une épouvante terrible au cheval. Je ne sais où est le bon homme maintenant.

BOUCAU.

Ah ! Voyons combien il y a dans la bourse ?

CITRON.

Pas à présent. Aide-moi à m'habiller. Tiens, ma perruque est-elle bien comme cela ?

BOUCAU.

Mais écoute donc, Citron ; tu as cassé les fanaux de sa voiture, dis-tu ?

CITRON.

Oui.

BOUCAU.

Tu lui as volé une bourse ?

CITRON.

Oui.

BOUCAU.

Tu as donné l'épouvante à son cheval ?

CITRON.

Oui.

BOUCAU.

Tu ne sais donc où il est maintenant ?

CITRON.

Je viens de te dire tout cela.

BOUCAU.

Et tu crois qu'il va venir ?

CITRON.

Oui.

BOUCAU.

Tu te trompes.

CITRON.

Tu ne le connais pas. D'ailleurs je ne risque rien à me déguiser, et il est prudent de le faire.

BOUCAU.

Comme tu voudras. Pour moi je pense que c'est peine perdue.

CITRON.

Où est le rouge ? Ah ! le voici. (*Il se farde.*) Mon peigne, où est-il ?

BOUCAU (*lui donnant un peigne.*)

Tiens.

CITRON (*s'étant ajusté le peigne sur la tête.*)

Me voilà fille. (*On entend des sons de clochettes en dehors.*)

BOUCAU.

Tu as raison, Citron. Voici le bon homme. Je monte en haut, et j'ouvre la fenêtre, pour le recevoir. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

CITRON (*seul.*)

C'EST en effet lui. Je connais le son de ses vieilles clochettes. Il va m'attendre à la porte. Le bon homme ; il se repentira d'accuser un valet à faux. (*Il se promène.*) Ma foi, j'ai l'air d'une des Grâces avec cet habit. (*Il prête l'oreille à la porte.*) Le voilà qui entre avec Boucau. (*Il court s'asseoir près de la table.*) Il me faut me prendre une attitude mélancolique. (*Il s'appuie le visage sur une de ses mains, dans laquelle il tient son mouchoir.*)

SCENE XVIII.

CITRON, BOUCAU, GRIPHON (*sans lunettes. Son chapeau et ses habits sont tout mouillés.*)

GRIPHON (*ôtant son chapeau et le secouant.*)

JE voudrais voir ce gauche de valet à tous les lutins.

BOUCAU.

Je connais son maître, je vais lui parler. Je vous assure qu'il prendra plus garde une autre fois. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

CITRON, GRIPHON.

CITRON (*se levant.*)

Ah ! Monsieur Griphon.

GRIPHON.

Ah ! ma chère Emilie. N'approchez pas de moi, vous voyez dans l'état pitoyable où je suis.

CITRON.

Qu'est-ce donc, cher amant ?

GRIPHON.

Comme vous m'aviez dit de ne pas entrer, j'attendais à la porte. Tout-à-coup une fenêtre d'en-haut s'est ouverte. J'ai pensé que c'était vous qui alliez me jeter votre paquet, j'ai levé les yeux, et il m'est tombé dans la face un liquide.....

CITRON, (*s'avançant vers Griphon.*)

Serait-il possible ?

GRIPHON.

N'approchez pas, s'il vous plait.

CITRON.

Moi ! Ne pas approcher de mon libérateur !

GRIPHON.

Attendez. J'ôte mon habit. (*Il ôte son habit.*)

CITRON.

Donnez, je veux le faire sécher. (*Il prend l'habit.*) Boucau !

SCENE XX.

LES PRECEDENS, BOUCAU.

CITRON.

Tiens, Boucau. (*Il donne à Boucau l'habit et le chapeau de Griphon.*) Fais sécher cet habit et ce chapeau, brosse-les, et ensuite parfume-les bien.

BOUCAU (*prenant l'habit, etc.*)

Oui, Mademoiselle. (*à Griphon.*) Le valet se repent déjà de sa gaucherie.

GRIPHON.

Ouf ! Si j'étais son maître, il s'en souviendrait. (*Boucau sort.*)

SCENE XXI.

GRIPHON, CITRON (*Ils s'asseyent.*)

GRIPHON.

J'AI tous les malheurs cette nuit. On vient de me voler une somme d'argent considérable.

CITRON.

Serait-ce possible ?

GRIPHON.

Je m'en venais tranquillement, croyant déjà vous avoir à côté de moi, dans ma voiture, lorsque tout-à-coup une douzaine, dans le moins, d'hommes qui semblaient lever leurs têtes par-dessus les maisons, tant ils étaient grands, sont venus fondre sur ma voiture, et, après avoir cassé mes fanaux et arrêté mon cheval, se sont tous saisis de ma personne, et, me menaçant de leurs épées et de leurs pistolets, m'ont demandé la bourse ou la vie. Si j'avais fait la moindre résistance, je suis certain que ces bandits m'envoyaient chez les morts. Je leur ai jeté ma bourse, et ils m'ont permis de continuer mon chemin, non sans avoir donné à coups de bâton une épouvante à mon cheval, qui a été la cause que j'ai versé au coin d'une rue, et cassé un morceau de ma voiture. Pour moi, je crois que mon bon-ange m'a assisté ; car je n'ai attrappé aucun mal. Pourtant je me sens quelques douleurs ici. (*Se touchant les reins.*)

CITRON.

Ciel ! Et c'est pour moi que vous essuyez tous ces malheurs.

GRIPHON.

Ils ne me sont rien ; votre présence m'en ôte le souvenir. Je vous vois, je vous parle, je suis heureux.

CITRON.

Après toute la mauvaise fortune que vous venez d'éprouver, vous prendrez bien un verre de vin. (*Se levant.*)

GRIPHON.

Non, je n'en prends point.

CITRON.

C'est du bon vin. Ah ! vous en avez goûté ce matin. C'est du même.

GRIPHON.

Je ne puis en prendre une goutte. Le médecin me le défend.

CITRON.

A la bonne heure. Il ne faut pas aller contre l'ordonnance d'un médecin. (*Il se rassied.*)

GRIPHON.

Tout est-il prêt ? Ma voiture est à la porte.

CITRON.

Il faut attendre que votre habit soit sec.

GRIPHON.

Je crains de voir entrer ce Monsieur Jourdain. Je n'aime pas ses manières.

CITRON.

Rassurez-vous sur ce point. Mon valet est dans l'entrée, l'attendant avec un pistolet chargé de trois jolies balles. Que j'étais chagrine de vous voir maltraiter de la sorte ! J'en ai pleuré jusqu'à ce moment. (*Il soupire.*)

GRIPHON.

Oh ! Cher ange de bonté ! (*Citron veut moucher la chandelle et l'éteint.*)

CITRON.

Ah !..... Pardonnez donc ma gaucherie, Monsieur Griphon Je m'en vais l'allumer. (*Il se lève.*)

GRIPHON (*le retenant.*)

Non, non, chère mignonne, ne vous donnez pas ce trouble-là. Je me passerai bien de chandelle.

CITRON.

Ce n'est ni poli ni décent, Monsieur Griphon, laissez.....

GRIPHON (*lui baisant la main.*)

O Emilie !

CITRON.

Excusez-moi ; je suis à vous dans l'instant. (*Il sort.*)

SCENE XXII.

GRIPHON (*seul.*)

Ouf ! J'en viendrai à bout, de la friponne, quand je devrais, pour y parvenir, demander l'assistance de tous les esprits-follets. Mais que vois-je ?

SCENE XXIII.

GRIPHON, BOUCAU, (*portant une longue robe blanche et un bonnet blanc, qui lui couvre le visage, et s'avançant tout doucement.*)

GRIPHON (*se frottant les yeux.*)

Mes yeux seraient-ils en défaut ? (*Se levant et tremblant.*) Ou.. ou.... ou..... c'est ma femme, qui est morte depuis trois mois. Elle demande des prières. Oh ! ma chère femme !.... Ou... ou... ou. (*Il se cache les yeux avec les mains.*) Je promets de te faire dire cinquante messes-basses pour le repos de ton âme. Ne me trouble pas, je t'en conjure.

BOUCAU (*d'une voix sourde.*)

Tremble, libertin. Il n'y a pas trois mois que je suis descendue parmi les morts, et tu m'as déjà oubliée, tu entasses crimes par-dessus crimes.

GRIPHON (*toujours les yeux cachés.*)

Il est vrai, ma chère femme ; je veux me corriger.

BOUCAU.

Tu n'as que quelques jours à vivre, impudique, et des maux affreux t'attendent dans l'autre vie. Je suis en purgatoire et bientôt mes peines doivent finir. Il ne faut pour cela que cent messes-basses, et si tu veux que je détourne de dessus ta tête les peines horribles qui t'attendent dans ce monde-ci et dans l'autre, tu ne manqueras pas de les faire dire au plus vîte. Dès demain, fais porter au curé l'argent nécessaire par ton fidèle valet, Citron.

GRIPHON *(de même.)*

Ou.... ou.... ou.... Je n'ose me fier à lui.

BOUCAU.

Tais-toi, malheureux. Ton valet est meilleur que toi, il t'est fidèle, et c'est une de mes conditions que ce soit lui qui porte l'argent.

GRIPHON *(de même.)*

J'obéirai. Ou.... ou.... ou.... (*Boucau sort.*)

SCENE XXIV.

GRIPHON, *(se tenant toujours les yeux cachés avec les deux mains.)*
CITRON, *(entrant avec une chandelle allumée, et s'asseyant à la table sur laquelle il pose la chandelle.)*

GRIPHON.

Ou.... ou.... ou.... Dès demain matin je donne l'argent à Citron. O ma chère femme, intercède pour moi, je t'en conjure. Je te l'avoue, je ne me suis pas acquitté, jusqu'à ce moment, de mes devoirs religieux, aussi bien que je devais le faire. Je commence dès demain à..... (*Citron le tape sur l'épaule et Griphon fait un saut.*) Ou..... Mon sang se glace.

CITRON.

Monsieur Griphon ! Monsieur Griphon ! (*Griphon s'ôte les mains de devant les yeux, et demeure stupéfait.*) Vous dormez debout, je vois.

GRIPHON.

Vous n'avez rien vu, quand vous êtes entrée ?

CITRON.

J'ai vu celui qui doit aujourd'hui commencer mon bonheur.

GRIPHON.

Ou.... ou.... ou. Je tremble.

CITRON.

Avez-vous froid ? J'ai du vin.

GRIPHON.

Ce n'est pas cela, je viens de voir un revenant.

CITRON.

Un revenant ! (*Il s'approche de Griphon.*) Ne me le racontez pas, vous allez m'effrayer. (*Il se cache les yeux, et tremble.*) Ou.... ou.... je m'évanouis.

GRIPHON.

Je badinais, je badinais, je n'ai rien vu.

CITRON (*lui présentant la main.*)

Regardez comme je tremble.

GRIPHON (*lui prenant la main.*)

Chère belle ! Parlons d'autre chose. Mon habit n'est pas encore sec ?

CITRON.

Que j'ai hâte qu'il le soit ! Je vais demander à mon valet. Boucau !

SCENE XXV.

LES PRECEDENS, BOUCAU.

CITRON.

Eh bien ? L'habit est-il sec ?

BOUCAU.

Il va l'être dans la minute.

GRIPHON (*se levant.*)

Ecoute, Boucau, je veux te dire quelque chose à l'oreille. (*Il emmene Boucau sur le devant du*

théâtre.) Tu sais que tu m'as volé une bague ; eh bien ! rends-moi la comme un bon garçon, si tu veux que je n'en informe la justice.

BOUCAU.

Que dites-vous là ? Moi, je vous ai volé une bague ?

GRIPHON.

Chut ! Entre nous deux.....

BOUCAU.

Je vous ai pris une bague, moi, vieux puant ? (*Il lui donne une tape sur le visage et sort.*)

GRIPHON (*se frottant la joue.*)

Ouf !

SCENE XXVI.

GRIPHON, CITRON.

CITRON.

Qu'est-ce donc ?

GRIPHON.

Oh ! Ce n'est rien.

CITRON.

Mais pourquoi cette tape ? Oh ! si je pouvais le dire à mon oncle !.....

GRIPHON (*se rasseyant.*)

Il m'a été volé ces jours derniers une bague précieuse. On m'a dit qu'on l'avait vue dans les doigts d'un nommé Boucau, valet dans une maison qui porte le numéro huit. C'est bien ici n'est-ce pas ?

CITRON.

Sans doute.

GRIPHON.

Je lui demandais bien poliment de me la rendre. Vous avez vu comme le coquin m'a servi.

CITRON.

Une bague ? Je gage que je l'ai. Tenez, (*montrant une bague,*) est-ce celle-ci ?

GRIPHON (*la regardant attentivement.*)

Voici ma bague. Comment se trouve-t-elle en votre possession ?

CITRON.

Je la lui ai ôtée des doigts, pendant qu'il dormait, me doutant bien qu'il ne l'avait pas eue légitimement. Je me réjouis de pouvoir ainsi servir à vous la faire recouvrer. (*Il offre la bague à Griphon.*)

GRIPHON.

Serais-je trop téméraire, si je vous priais de l'accepter comme un souvenir.

CITRON.

Oh ! que je l'accepte de bon cœur ! (*Il la met dans son doigt.*)

GRIPHON.

Mais que mon habit met de temps à sécher !

SCENE XXVII.

LES PRECEDENS, BOUCAU (*apportant l'habit, etc.*)

BOUCAU.

Voici Monsieur Normand, votre oncle, qui entre. (*Griphon et Citron se lèvent précipitamment.*)

CITRON.

O ciel !

GRIPHON.

Comment faire ? (*Il met son habit.*)

CITRON.

Je ne sais. Vous êtes mort, s'il vous trouve ici.

GRIPHON (*allant ça et là.*)

Ouf ! Comment faire ? Trouvez quelque moyen, s'il vous plait....

CITRON.

Tenez, tâchez de vous loger là-dedans. (*montrant un coffre et en ôtant le linge qu'il contient.*)

GRIPHON.

C'est bien petit.

CITRON.

Pour un grand bien, il faut souffrir un petit mal. Vîte, vîte. (*Griphon se met dans le coffre, et Citron le couvre de linge.*) Edward ! Boucau !

BOUCAU.

Me voici. (*contrefaisant sa voix.*) Mé voilà, mon mistress.

CITRON.

Tenez, portez cela chez la laveuse.

BOUCAU (*contrefaisant sa voix.*)

Cela l'é pour fairé washer ?

CITRON.

Oui. Ah ! vous voilà déjà de retour mon oncle ? (*Boucau s'en va doucement à la porte, et revient, en frappant du pied, comme s'il entrait. Il contrefait sa voix.*) Oui, ma nièce. Où fais-tu mettre cela ?

CITRON.

C'est du linge sale, mon oncle, que je fais porter chez notre voisine la laveuse.

BOUCAU.

En voilà une heure ! Elle doit être couchée à présent.

CITRON.

Pardonnez, mon oncle, elle se couche toujours tard.

BOUCAU.

Je te soupçonne. Tu m'as déjà joué quelque tour semblable. Remettez le coffre là. (*Ils laissent tomber le coffre.*) Il me semble avoir vu quelqu'un.

CITRON.

Ah ! mon cher oncle, vous voilà encore avec vos soupçons ; vous me chagrinez.

BOUCAU.

Allons, ne pleure pas. Ne vois-tu pas que c'est pour badiner ? Emportez le coffre. (*Ils sortent, emportant Griphon dans le coffre.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

(*Chez Normand.*)

BOUCAU, CITRON.

BOUCAU.

L'AS-TU entendu crier ?

CITRON.

On eût cru entendre rugir un lion.

BOUCAU.

A-t-il trouvé sa voiture et son cheval ?

CITRON.

Pas encore.

BOUCAU.

Tiens, c'est justement après m'être acquitté de mon rôle de revenant que j'ai fait partir son cheval aussi vîte qu'il pouvait aller.

CITRON.

Le pauvre bon homme, je commence à le prendre en pitié.

BOUCAU.

Comme s'il fallait avoir pitié de ces sortes de gens-là.

CITRON.

Si tu le voyais aujourd'hui. Il a le visage tout égratigné et couvert de blessures.

BOUCAU.

Eh ! je m'en doutais bien ; il est tombé sur la face, quand nous l'avons jeté sur le tas de pierres. T'a-t-il donné l'argent pour les messes ?

CITRON.

Non.

BOUCAU.

Le bon homme te le donnera bien. Nous partagerons ?

CITRON.

Sans doute.

BOUCAU.

Tiens, tu n'as pas l'air d'humeur, aujourd'hui. Prenons l'absinthe ? hein ?

CITRON.

Comme tu voudras. (*Boucau met une carafe et des verres sur une table.*)

BOUCAU.

Voici qui nous mettra gais et hardis dans nos entreprises. Le plus grand poltron, quand il a bu, se bat comme un lion. (*Il verse à boire, et ils boivent.*) Citron, nous avons encore un jour à nous. C'est demain que doit arriver Monsieur Normand, mon maître. Il faut profiter du temps qui nous reste.

CITRON.

Comment ?

BOUCAU.

Il faut danser.

CITRON.

Comment arranges-tu cela ?

BOUCAU.

Tu es toujours en peine, toi. Nous allons donner un autre rendez-vous au bon homme, de la part de ton autre sexe. Quand il sera ici, tu tâcheras de l'amuser par quelque discours mielleux. J'aurai averti quelques musiciens de ma connaissance d'entrer, et d'offrir leurs services. Tu feras voir au bon homme que tu aimes passionnément la musique, et qu'il te ferait le plus grand plaisir du monde, s'il fesait entrer les musiciens. N'est-ce pas bien imaginé ? hein ? Puis je vais inviter au bal Madeleine, Charlotte, Luce, qui sont toutes de nos connaissances, et qui ne manqueront pas d'y venir. Champlure nous joindra bien aussi. Qu'en penses-tu ? Te voilà comme une bûche. Prends un autre verre, tiens ; (*Il verse à boire.*) ça te fera parler. (*Ils boivent.*) Et puis nous ferons payer les musiciens par le bon homme.

CITRON.

Le bon homme ne viendra plus.

BOUCAU (*riant.*)

Ha ha ha. Il viendra le vieux penard. Je me charge de le faire venir, je vais aller le trouver moi-même.

CITRON.

Il ne s'est pas rendu ce matin sur les plaines, comme nous l'y avons invité sous le nom de Monsieur Jourdain. Ne crois pas qu'il sorte de si tôt, après la menace que renferme le cartel.

BOUCAU.

Tu penses que cela l'empêchera de sortir ?

CITRON.

Oui.

BOUCAU.

Oui ? Laisse-moi faire. Tu me promets d'être ici ce soir à la même heure qu'hier soir ?

CITRON.

Oui.

BOUCAU.

Nous aurons du plaisir. (*Ils sortent.*)

SCENE II.

(*Chez Griphon.*)

GRIPHON, *ayant le visage tout égratigné et taché de sang est assis, et, debout devant lui,*

FLORETTE *ajuste des emplâtres sur ses blessures.*

GRIPHON. (*Il porte des lunettes.*)

Eh ! j'ai cassé un miroir l'autre jour, je devais m'attendre à éprouver quelque malheur. Ouf ! ne pése pas si fort.

FLORETTE.

Portant j'gui vas l'pus douc'ment que j'peux.

GRIPHON.

Pourquoi te mets-tu sur le cou ce gros mouchoir-là ?

FLORETTE.

Bin, vous m'avez dit qu'c'été pêché d'pâ en mettre.

GRIPHON.

Imbécile !

FLORETTE.

Vous m'disez toujou c'nom-là itou.

GRIPHON.

On ne met pas un mouchoir de coton.

FLORETTE.

Quel que vous voulez que j'mette donc ? Il é pourtant bin gentil sti-là.

GRIPHON.

On en met un de gaze ou de mousseline.

FLORETTE.

Ah ! Sartes ! c'é't in peu trop beau por moé ça. Mé c't-égal, donnez moé sen un, et pis.....

GRIPHON.

Peste ! Tu me fais mal. Laisse-moi. (*Il se lève.*)

FLORETTE.

Eh bin ! R'gârdez-donc, j'é pâ encôre féni. Ah ! mé, là, comme vous v'là l'visâge aquippé ! Si j'étais d'vous, allez, j'sortirais pus l'soir. Vous voler vot'argent, vot'belle voiture et pis vot'beau ch'val, et pis par su l'marché vous batte comme ça ! Gueu, qu'jarais vu peur, moé.

SCENE III.

LES PRECEDENS, CITRON.

GRIPHON (*à Citron.*)

As-tu découvert quelque trace des voleurs ?

CITRON.

Je me suis informé à plusieurs personnes, sans en apprendre la moindre nouvelle. Enfin j'ai rencontré un ami qui m'a dit qu'il avait vu passer un cheval noir attelé sur une voiture jaune, couverte.

GRIPHON.

C'est la mienne.

CITRON.

Non, celle-là avait les deux fanaux cassés, et puis elle était brisée un peu sur l'un des côtés.

GRIPHON.

Eh ! nigaud ! Les bandits l'ont mise dans cet état. Peste ! Et sait-il où elle est ?

CITRON.

Non.

GRIPHON.

Y avait-il quelqu'un dans la voiture ?

CITRON.

Il dit qu'il n'a vu personne, et que le cheval allait à toutes jambes.

GRIPHON (*à Florette.*)

Et pourquoi demeures-tu là, plantée comme un piquet ?

FLORETTE.

Ah ! mon gueu, j'm'en vas. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

CITRON, GRIPHON.

GRIPHON.

Citron, puis-je mettre ma confiance en toi ?

CITRON.

Mon cher maître, n'ai-je pas toujours été le plus fidèle et le plus honnête des valets ?

GRIPHON.

Je commence à le croire ; Boucau avait la bague. Tiens, (*lui donnant de l'argent,*) porte ceci au curé. Tu lui diras qu'il dise autant de messes-basses de *requiem* qu'il peut s'en dire pour ce montant. C'est un chelin par messe ; il y a là cinq louis. C'est pour l'âme de ma pauvre femme. Va, et reviens vîte.

CITRON.

Je ne vais faire que courir. (*Il sort.*)

SCENE V.

GRIPHON (*seul.*)

Je veux me convertir. Je comprends pourquoi tous ces malheurs m'arrivent. L'ombre de ma pauvre défunte

femme m'en a instruit la nuit dernière. J'abandonne toutes mes belles, et ne veux vivre que pour faire de bonnes œuvres.

SCENE VI.

GRIPHON, FLORETTE.

FLORETTE.

I VOUDRAIT vous parler, l'mesieu qui vient d'entrer.

GRIPHON (*à part.*)

Je parie que c'est ce lutin de Jourdain. Du caractère qu'il m'a paru être, il pourrait bien venir jusque chez moi, vu que je ne me suis pas rendu à sa diablesse d'invitation. (*haut.*) De quoi a-t-il l'air ?

FLORETTE.

Bin dame, il a l'air..... il a l'air..... d'in homme.

GRIPHON.

Peste !

FLORETTE.

Ah ! j'comprends. Il a dés beaux ch'veux nouars, un peu long, pis.....

GRIPHON (*à part.*)

C'est lui. (*haut.*) A-t-il le teint fleuri ?

FLORETTE (*riant.*)

Ha ha ha. C'é pâ ane rôbe.

GRIPHON.

Imbécile.

FLORETTE.

J'sé bin qu'il é pas beaucoup rougeaud, toujou.

GRIPHON.

Jourdain m'a paru avoir le teint en feu. Peut-être la colère dont il est transporté..... Dis-lui que je n'y suis pas.

FLORETTE.

Ah ! moé qui ya dit que vous guettiez.

GRIPHON.

Peste ! Et pourquoi cela ?

FLORETTE.

Bin dame..... T'nais, je l'voé-ti pas venir ?

GRIPHON.

Ouf ! (*Il met en hâte sur sa tête un bonnet qui se trouve sous ses mains, déchire la couverture d'indienne d'un sofa, et se couche dessous, en s'en couvrant tout le corps et la tête.*) Dis-lui que je suis malade.

SCENE VII.

LES PRECEDENS, BOUCAU.

FLORETTE.

I M'A dit de vous dire qu'il é malade.

BOUCAU.

Dort-il ?

FLORETTE.

J'sé pas, mé si i dort, ya pas deux siècs toujou.

BOUCAU.

Faites donc en sorte qu'il sache que je viens de la part de Mademoiselle Dupuis, ma maîtresse, pour lui dire un mot.

GRIPHON (*se montrant la tête.*)

Ah ! pendard, c'est toi (*se levant.*) qui me fais ainsi déchirer mon sofa. (*Il prend sa canne.*) Que viens-tu faire ici ? Te souviens-tu de quelle manière tu m'a reçu hier, quand je t'ai demandé ma bague ? hein ?

BOUCAU.

Monsieur, je reconnais ma faute, et j'ai un repentir amer de l'avoir commise. Ma maîtresse m'a envoyé vous en demander pardon, et je vous conjure, (*Il s'agenouille.*) sur mes genoux, de me l'accorder.

GRIPHON.

Lève-toi, mon ami ; tes manières me plaisent. Je te pardonne tout.

BOUCAU (*se levant.*)

Oh ! je n'oublierai jamais combien vous êtes généreux. Ma maîtresse m'a en même temps chargé d'un message que je voudrais vous délivrer en particulier.

GRIPHON.

Laisse-nous, Florette.

FLORETTE.

Eh bin donc, vous allez ti vous dire dés ségrettes ? (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

GRIPHON, BOUCAU.

GRIPHON.

Tu es donc dans la confidence de ta maîtresse ?

BOUCAU.

Oui, je sais tout.

GRIPHON.

Eh bien ?

BOUCAU.

Elle m'a chargé de vous dire qu'elle est bien fâchée que vous n'ayez pu mettre à exécution votre projet hier au soir ; mais, que vû que son oncle, mon maître, est reparti ce matin, et va être absent au moins une quinzaine de jours, vous n'avez qu'à vous rendre chez elle ce soir à la même heure, vous ne rencontrerez aucun obstacle.

GRIPHON.

Je ne veux plus m'exposer.

BOUCAU (*s'en allant.*)

Je vais donc lui dire qu'elle ne s'attende pas à vous voir.

GRIPHON.

Ecoute. Est-tu certain que ton maître n'y sera pas ?

BOUCAU (*revenant.*)

Lui ? Oh ! ne craignez pas qu'il y soit ; il est parti ce matin dans la diligence. C'est moi-même qui ai ajusté sa valise.

GRIPHON.

Je n'ose sortir le soir seul. Tu vois comme on m'a équippé. (*à part.*) Et puis ce diable de Jourdain, je crains de le rencontrer.

BOUCAU.

Si vous me le permettez, je me rendrai ici un peu avant l'heure, et je vous accompagnerai jusque chez ma maîtresse. J'ai deux bons pistolets, et je puis vous assurer que je ne suis pas poltron.

GRIPHON.

Eh bien !..... mais je n'ai plus de voiture. Imagine-toi qu'hier soir, tandis que tu fesais sécher mon habit, et que je m'amusais à converser avec ta maîtresse, mon cheval, que j'avais laissé à la porte, est parti, et je ne sais où il est.

BOUCAU.

Serait-ce possible ?

GRIPHON.

Ce n'est bien que trop vrai. Tu peux dire à ta maîtresse que je ne puis.....

BOUCAU.

C'est bon. (*Il sort.*)

SCENE IX.

CITRON (*seul.*)

Attends, attends. Boucau ! Au diable le maroufle ! Boucau ! Ouf ! Florette !

SCENE X.

GRIPHON, FLORETTE.

FLORETTE.

Eh bin ?

GRIPHON.

Cours donc..... Regardez si elle partira.

FLORETTE.

Mé quoé'sque vous voulez donc ?

GRIPHON.

Cours après Boucau.

FLORETTE.

Yoù's qu'il é ?

GRIPHON.

Ce jeune homme qui vient de sortir. M'entends-tu, badaude ?

FLORETTE.

Ah bin, en v'là in nom ! Vous voulez donc que j'coure après lui ?

GRIPHON *(la regardant d'un air irrité.)*

Là.

FLORETTE.

Mé vous gui pensez pas. Quoé's que le monde va dire de m'voir courir comme ça après lés garçons ?

GRIPHON.

Mille lutins ! Avanceras-tu ? (*Il va pour lui donner un coup de canne.*)

FLORETTE.

Eh bin, ouayons donc. (*Elle sort.*)

SCENE XI.

GRIPHON *(seul.)*

J'AI bonne envie d'attendre à demain pour me convertir.

SCENE XII.

GRIPHON, CHAMPLURE.

CHAMPLURE.

BON jour, Monsieur.

GRIPHON.

Eh bien ? que me voulez-vous, jeune homme ?

CHAMPLURE.

Monsieur, vous êtes Monsieur Griphon ?

GRIPHON.

Oui. Qu'est-ce ?

CHAMPLURE.

Mon maître, qui est un honnête homme, m'a envoyé vous amener une voiture qui était arrêtée devant chez lui. Il croit que c'est la vôtre. Le cheval paraît avoir beancoup couru.

GRIPHON.

Où est-elle ? Où est-elle ?

CHAMPLURE.

Elle est dans la cour. Vous pouvez la voir par la fenêtre.

GRIPHON (*regardant à la fenêtre.*)

C'est elle, c'est elle, mon brave garçon. Quel maître sers-tu ?

CHAMPLURE.

Mcnsieur Monfort.

GRIPHON.

Monfort ! C'est une honnête personne. Dis-lui que je ne puis assez le remercier de sa bonté, et que je ne cesserai de prier pour lui.

CHAMPLURE.

Monsieur, que vous me paraissez bon ! et que je voudrais bien aussi vous être obligé en quelque chose, afin de me souvenir de vous dans mes prières !

GRIPHON.

Je sais ce que tu veux. Tiens. (*Il lui donne de l'argent.*) Fais-en un bon usage. C'est pourquoi évite les mauvaises compagnies, car elles te gâteront.

CHAMPLURE.

Je suivrai votre avis, Monsieur. Je fuirai les compagnies mauvaises, car je serai mon seul ami, et je boirai seul, à votre santé, ce que vous me donnez. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

GRIPHON (*seul.*)

VOILA une voiture qui va peut-être me faire résoudre à sortir encore ce soir. Pourtant je ne devrais pas le faire ; je ne sais quel pressentiment me dit qu'il m'arrivera encore quelque malheur.

SCENE XIV.

GRIPHON, FLORETTE, BOUCAU.

FLORETTE.

T'NAIS, il été arraîté sur l'parron. J'peux ti m'en aller ?

GRIPHON.

Va donc au diable.

FLORETTE.

Jusse ! j'vas vous écouter itou. (*Elle sort.*)

SCENE XV.

GRIPHON, BOUCAU.

GRIPHON.

POURQUOI pars-tu si vîte ? Ecoute. Je pourrai donc me fier sur toi ? Tu viendras ?

BOUCAU.

Vous pouvez compter sur moi.

GRIPHON.

Aye bien soin de t'armer de pied-en-cap.

BOUCAU.

Je n'y manquerai pas.

GRIPHON.

Ecoute. Ne va pas souffler un mot de cela à mes gens.

BOUCAU.

Oh !....

GRIPHON.

Non ; je te connais au fait.

BOUCAU.

Je suis secret. Ne craignez pas que personne en sache la moindre chose de ma bouche.

GRIPHON.

Je te serai obligé.

BOUCAU.

Une chose qu'elle m'a recommandé de vous dire....

GRIPHON.

Qu'est-ce ?

BOUCAU.

Elle aime passionément la musique.....

GRIPHON.

Moi aussi.

BOUCAU.

Elle avait, il y a quelques jours, promis à ses amies qu'elle les régalerait d'un concert. Afin qu'on ne se doute de rien, elle voudrait tenir sa promesse.

GRIPHON.

Voilà bien une autre chose maintenant. (*Boucau s'en va.*) Arrête. Qu'as-tu donc ?

BOUCAU.

Vous me pardonnerez bien, je n'ai pas le temps d'attendre.

GRIPHON.

Eh bien !.... mais cela nous retardera.

BOUCAU.

Décidez-vous.

GRIPHON.

Tu connais des musiciens ?

BOUCAU.

Oh ! oui, je les connais tous.

GRIPHON.

Eh bien ! engage-s-en quelques-uns. Je payerai ce qu'ils demanderont.

BOUCAU.

Que ma maîtresse va vous aimer !

GRIPHON.

Ecoute donc, penses-tu qu'elle m'aime ?

BOUCAU.

Si elle vous aime ? Elle n'en voit pas clair.

GRIPHON.

C'est bon.

BOUCAU.

Je vais rendre votre réponse à ma maîtresse, et je reviens tout-de-suite, car l'heure approche. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

GRIPHON *(seul.)*

Je remets ma conversion à demain. Ces friponnes-là viennent toujours à bout de nous.

SCENE XVII.

GRIPHON, FLORETTE.

FLORETTE.

Gueu, qu'il é gentil, l'mesieu qui vient d'sortir. I m'a embrassée, malgré moi, pi i m'a dit d'vous demander la parmission por qu'i vianne demain m'voir. I viendra-ti ? J'marrangerai le mieux que j'pourrai, j'me liss'rai lés ch'veux comme i faut, j'me lav'rai lés mains, j'me frott'rai lés joues avec un essuiemain bin rude, j'mettrai ma belle p'tite coéfe neuve, pis, quoé, tous més belles fanfr'luches.

GRIPHON.

Il t'a embrassé, dis-tu ? Tu n'a pas honte, pécheresse ?

FLORETTE.

Eh bin, mon gueu.....

FLORETTE. Griphon

Voyons, je vais te dire si tu as fait mal. Montre-moi comment il s'y est pris.

FLORETTE.

Bin t'nais. (*Elle est près de donner un baiser à Griphon qui se présente pour le recevoir ; mais elle se retire tout-à-coup.*) Ah ! mon gueu, quoéscque j'allais fére là ? I s'é mis l'visâge contre le mien, pi il a faite comme ça. (*Elle fait avec la bouche le geste d'une personne qui en baise une autre.*)

GRIPHON.

Infâme ! Et tu l'as souffert ? Tu peux aller à confesse au pape ; aucun autre ne peut t'absoudre.

FLORETTE.

Mé.....

GRIPHON.

Eh ! vilaine tête, je te l'ai répété mille fois, une bonne fille ne doit jamais souffrir que qui que ce soit lui donne un baiser d'aucune autre manière que de celle-ci. (*Il essaye à l'embrasser.*)

FLORETTE (*se défendant.*)

Eh bin. J'vas crier.

SCENE XVIII.

LES PRECEDENS, BOUCAU.

BOUCAU.

MONSIEUR, je m'en allais, mais, en regardant à ma montre, je me suis aperçu qu'il ne fallait plus que quelques minutes pour neuf heures, et que si je me rendais chez ma maîtresse.....

GRIPHON (*à Boucau.*)

Chut ! (*à Florette.*) Florette, mon pauvre ami est mort.

FLORETTE.

Ah ! mé cé ti d'valeur !

GRIPHON (*à Boucau.*)

Ses parens vous envoyent me quérir ? n'est-ce pas ?

BOUCAU.

Oui, Monsieur, ils veulent que vous passiez la nuit auprès de son cercueil, comme étant son seul ami.

GRIPHON (*ôtant ses lunettes.*)

Eh ! ils ont raison. C'est bien fatiguant pour moi de passer ainsi les nuits sans dormir ; mais c'est plus fort que moi, je ne puis résister au penchant que j'ai de faire le bien.

FLORETTE.

L'bon gueu vous r'compensera. Mé, j'vas ti rester encôre toute seule ?

GRIPHON.

Citron reste avec toi.

FLORETTE.

Si guété encôre.

GRIPHON.

Où est-il ?

FLORETTE.

Ah ! j'sé pas, mé ya longtemps qu'il é parti.

GRIPHON.

Il reviendra. (*à Boucau.*) As-tu tes pistolets ?

BOUCAU.

Oui.

GRIPHON.

Allons. (*Boucau et Griphon s'en vont.*)

FLORETTE.

Mesieu, Mesieu, j'gué d'mandé la parmission. (*Ils sortent.*)

SCENE XIX.

(*Chez Normand. Il fait nuit.*)

CITRON (*déguisé en fille et seul.*)

En cas que mon vieux maître se décide à venir se faire plumer, me voilà toujours prêt. Le vieux libertin ! Cette somme considérable, qu'il a dit à mon autre sexe lui avoir été volée, hier soir, par une douzaine de géans, est en effet une forte somme : cinq beaux chelins ! Mais je me console de la petite valeur de ma prise ; le bon homme m'en a bien dédommagé ce matin par les cinq louis qu'il m'a dit de porter à l'église. Je les ai. (*Il fait sonner ses poches.*) Cela nous aidera à faire une fête ; outre que la bague et les pendans-d'oreilles ne nous nuiront pas.

SCENE XX.

CITRON, CHAMPLURE.

CHAMPLURE.

Ah ! pardonnez, Mademoiselle. Mon maître m'a envoyé m'enquérir si Monsieur Normand, que je suppose être votre oncle, était chez lui.

CITRON.

Il n'y est pas.

CHAMPLURE.

Je vais le faire savoir à mon maître. (*Il s'en va.*)

CITRON.

Champlure !

CHAMPLURE.

Mademoiselle ?

CITRON.

Tu ne me reconnais pas ?

CHAMPLURE (*revenant.*)

Vous me faites trop d'honneur. (*Il regarde Citron attentivement.*) Je ne me remets pas..... Pourtant il me semble avoir connu quelqu'un qui avait vos traits.

CITRON (*riant.*)

Ha ha ha. Tu ne connais pas Citron ?

CHAMPLURE (*surpris.*)

Ah !..... Mais c'est pourtant vrai. Comment.....?

CITRON.

Ne sois pas étonné. Me voilà fille. Tu en rencontres tous les jours qui mériteraient bien de porter cet habit. Il conviendrait bien à la plupart de nos braves duellistes. Mais qu'as-tu à me regarder d'un air si benêt ? c'est moi, c'est Monsieur Citron, n'en doute plus.

CHAMPLURE (*riant.*)

Ha ha ha. Mais dis-moi donc, as-tu perdu la tramontane ?

CITRON.

Ecoute, je veux te dire pourquoi tu me vois ainsi.

CHAMPLURE.

Voyons.

CITRON.

Je vais à un bal masqué.

CHAMPLURE (*riant.*)

Ha ha ha.

CITRON.

Tu ris ?

CHAMPLURE.

Et où cela ?

CITRON.

Ici.

CHAMPLURE.

Parle donc sérieusement une bonne fois.

CITRON.

Je ne badine pas. Mes maîtres sont absents, et ne doivent être de retour que demain. Boucau et moi avons formé le projet de donner une petite fête à nos amis, en leur absence. Si tu veux en être, tu seras le bien venu.

CHAMPLURE.

Parbleu ! que tout s'adonne bien. Mon maître part pour Montréal. Je venais voir si le tien n'avait pas quelque lettre à faire parvenir dans cette ville.

CITRON.

Tu seras donc des nôtres ?

CHAMPLURE.

Parole de valet. Mais vas-tu demeurer comme cela ?

CITRON.

C'est un bal masqué, te dis-je. L'autre jour, quand j'allai chercher mon maître, je remarquai un certain Monsieur. Il avait une longue queue qui traînait à terre, et puis deux grosses cornes chaque côté de la tête. Ça imitait bien le diable ? hein ?

CHAMPLURE.

Oui.

CITRON.

Eh bien ! c'était un bal masqué. Je puis dire maintenant que j'ai vu danser le diable, et puis avec une jolie demoiselle encore. Ecoute. Comme c'est du plaisir qu'il nous faut avoir ce soir, moi, je vais rester comme je suis, et puis toi, tâche de mettre tes plus beaux habits. Nous n'irons que par gestes et grimaces ; nous singerons nos maîtres.

CHAMPLURE.

Je le veux. Le mien va être absent, et je mets ses habits.

CITRON.

Voilà qui est parler. (*Il lui frappe doucement sur l'épaule.*)

CHAMPLURE.

Si Fanchon veut venir ?

CITRON.

Emmène-là ; mais fais lui mettre ce qu'elle a de plus beau, tu sais.....

CHAMPLURE.

Ne t'occupe pas, nous sommes seuls, et nous avons les clefs. Ma maîtresse ne s'apercevra de rien.

CITRON.

Cours vîte. Les musiciens vont être ici dans l'instant ; Boucau est allé les quérir.

CHAMPLURE.

C'est bon. (*Il s'en va.*)

CITRON.

Champlure ! Aye bien soin de ne pas prononcer mon nom ; m'entends-tu ? Je ne veux me faire connaître qu'après que nous aurons bien dansé.

CHAMPLURE.

J'entends.

CITRON.

Je te permets de tout dévoiler à Fanchon. Je veux que vous deux seuls ayez le plaisir de voir combien les autres seront trompés. Vous ne m'adresserez que par le nom de Mademoiselle Emilie. Tu m'entends.

CHAMPLURE.

Mademoiselle Emilie. Fort bien.

CITRON.

Boucau doit se déguiser ; tu le nommeras Monsieur Jourdain. Ne va pas oublier ces noms.

CHAMPLURE.

Mademoiselle Emilie, Monsieur Jourdain. Nous rirons. (*Il sort.*)

SCENE XXI.

CITRON (*seul.*)

Il faut que Boucau ne réussisse pas, ou qu'il vienne diablement doucement. Mais..... j'entends quelque chose. (*Il prête l'oreille.*) Le voici avec le vieux Griphon.

SCENE XXII.

CITRON, GRIPHON (*sans lunettes.*) BOUCAU.

CITRON.

Ah ! cher amant, c'est donc enfin ce soir que nous pourrons.....

GRIPHON.

Eh ! chère mignonne, que ne partons-nous incontinent ? (*Boucau sort.*)

SCENE XXIII.

GRIPHON, CITRON.

CITRON.

Monsieur Griphon, que je souhaiterais pouvoir le faire ! mais mon valet doit vous avoir communiqué ce qui m'en empêche.

GRIPHON.

Il me l'a dit. Je lui ai donné ordre d'engager la musique. (*Ils s'asseyent.*)

CITRON.

Croyez-moi, cher ami, ce nouveau trait de votre bonté et de votre libéralité ne fait qu'augmenter l'amour que j'ai conçu pour vous. Vous pourrez exiger de moi tout ce qu'il vous plaira, je ne pourrai vous le refuser.

GRIPHON.

Cher ange !

CITRON.

Mais je remarque quelque chose sur votre figure. Vous serait-il arrivé quelque nouvel accident ?

GRIPHON.

C'est hier soir, aimable Emilie, qu'on m'a défiguré de cette manière. Je soupçonne vos valets d'avoir agi avec quelque malice ; car ils ont été me jeter dans une cour, et bien rudement, sur un tas de pierres. Je suis tombé la tête la première.

CITRON.

Oh ! les vilains !

GRIPHON.

Je crois qu'ils étaient un peu ivres, car plusieurs fois le coffre dans lequel ils me portaient, leur est échappé des mains, et je vous assure que je ne ressentais pas de bien de mes chûtes.

CITRON.

Ces coquins de valets.....

GRIPHON.

Oh ! ce n'est rien. Si nous réussissons ce soir, j'aurai bientôt tout oublié.

CITRON.

Voici les musiciens.

SCENE XXIV.

LES PRECEDENS, MUSICIENS.

GRIPHON (*aux musiciens.*)

Oh ! vous voilà. Asseyez-vous. (*Les musiciens s'asseyent.*) Vous allez nous donner de vos meilleures pièces : entendez-vous ?

UN MUSICIEN.

Nous pouvons vous assurer, Monsieur, que vous serez satisfait de nous. Vous êtes Monsieur Griphon, n'est-ce pas ?

GRIPHON.

Oui, Griphon est mon nom.

UN MUSICIEN.

C'est par votre ordre que Boucau nous a fait venir ?

GRIPHON.

Oui, oui, et c'est moi qui vous payerai. Voulez-vous que je vous satisfasse d'avance ? Craignez-vous.....?

LES MUSICIENS (*ensemble.*)

Non, non, non.

GRIPHON.

Nous voulions seulement savoir si Boucau ne nous avait pas fait un mensonge ; car nous le connaissons, il est sujet à caution.

GRIPHON (*à Citron.*)

En attendant vos amies, nous ferions bien de leur faire exécuter quelqu'ariette.

CITRON.

Ah ! Monsieur Griphon, vous savez deviner tous mes désirs.

GRIPHON (*aux musiciens.*)

Jouez.

UN MUSICIEN.

Que souhaitez-vous ? Avez-vous quelqu'air favori ?

GRIPHON.

Jouez-nous quelque joli air ; voilà tout ce que je vous demande. (*Les musiciens commencent.*) Arrêtez. (*à Citron.*) Mille pardons, Mademoiselle. Pour moi les airs sont tous semblables ; en serait-il quelqu'un que vous aimeriez davantage.....?

CITRON.

Celui qu'ils commençaient me plait beaucoup.

GRIPHON (*aux musiciens.*)

Voyons ; que faites-vous donc ?

UN MUSICIEN.

Vous nous avez enjoint de cesser. (*Les musiciens commencent.*)

CITRON.

Voici quelqu'un.

GRIPHON.

Silence donc ! vous autres. (*Les musiciens discontinuent.*)

SCENE XXV.

LES PRECEDENS, CHAMPLURE, FANCHON.

CITRON (*présentant Champlure à Griphon.*)

MONSIEUR Griphon, Monsieur De la Champlure.

GRIPHON (*à part.*)

Ouf ! c'est un noble, il y a un De à son nom.

CITRON (*à Champlure.*)

Monsieur De la Champlure, Monsieur Griphon. (*Griphon et Champlure se font de grands saluts.*)

CITRON (*présentant Fanchon à Griphon.*)

Monsieur Griphon, Madame De la Champlure. (*à Griphon.*) Madame De la Champlure, Monsieur Griphon. (*Fanchon et Griphon se font des saluts, et Champlure et Fanchon s'asseyent.*)

SCENE XXVI.

LES PRECEDENS, BOUCAU (*déguisé comme dans la dix-septième Scène du premier Acte.*)

GRIPHON (*tremblant.*)

QUE vois-je ?

CITRON (*d'un air surpris.*)

Monsieur Jourdain !

BOUCAU (*donnant la main à Champlure.*)

Monsieur De la Champlure, la santé est toujours bonne ?

CHAMPLURE.

Toujours. Monsieur Jourdain se porte bien, je vois.

BOUCAU (*donnant la main à Fanchon.*)

Madame De la Champlure. (*Il s'arrête devant Griphon.*) Monsieur Griphon, je voudrais vous dire un mot.

GRIPHON (*tremblant.*)

Monsieur, je vous écoute.

BOUCAU.

C'est quelque chose que je ne voudrais dire qu'à vous seul.

GRIPHON.

Dites-moi le à l'oreille.

BOUCAU.

On entendra. Je désirerais vous voir à la porte. Ce n'est que pour un moment.

GRIPHON.

Ce serait impoli de laisser la compagnie.

BOUCAU.

On vous excusera bien. Venez. (*Il le prend par le bras, et l'entraîne sur le devant du théâtre.*)

GRIPHON.

Je vous en conjure.....

BOUCAU.

Eh bien ! Je vais vous parler ici. Vous souvient-il de m'avoir rencontrer ici avant-hier ?

GRIPHON.

Je ne l'ai pas oublié.

BOUCAU.

Vous souvenez-vous d'avoir reçu une certaine invitation de ma part ?

GRIPHON.

Je m'en souviens.

BOUCAU.

Vous souvenez-vous de ne vous être pas rendu au lieu indiqué ?

GRIPHON.

Oui.

BOUCAU.

Vous souvenez-vous de la dernière phrase de mon billet ?

GRIPHON.

Monsieur Jourdain, s'il vous plait, soyons amis.

BOUCAU.

Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? Eh bien ? que disait-elle ? Que je saurais me satisfaire la première fois que je vous rencontrerais, n'est-ce pas ?

GRIPHON.

Monsieur Jourdain, montrez-vous généreux.

BOUCAU.

Morbleu ! Vous vous souvenez de tout cela ? Eh bien, souvenez-vous que je vous rencontre ici, et que..... (*Il lève la main.*)

GRIPHON.

Monsieur Jourdain !.....

BOUCAU (*baissant la main et saisissant celle de Griphon, qui fait un saut.*)

....je veux être désormais votre ami.

GRIPHON.

Qu'entends-je ?

BOUCAU.

De plus, je vous laisse Mademoiselle Emilie. Une autre a mon cœur.

GRIPHON.

Ah ! Monsieur Jourdain.....

BOUCAU.

C'est une affaire faite ; n'en parlons plus. (*Se tournant vers les autres.*) Dansons ?

GRIPHON (*s'asseyant près de Citron.*)

(*A part.*) Quelle grandeur d'âme !

CHAMPLURE.

Je le veux.

BOUCAU.

Monsieur De la Champlure, comme Monsieur Griphon et moi sommes vos seniors de quelques années, vous nous permettrez bien de danser avant vous.

CHAMPLURE.

Certainement.

BOUCAU.

Allons ! Monsieur Griphon. (*Griphon se lève et fait un salut à Citron qui se lève et le suit. Boucau et Fanchon en font autant, et Boucau fait signe aux musiciens de jouer. Les musiciens jouent, et on danse.*)

SCENE XXVII.

LES PRECEDENS, NORMAND ET JULIE *(en habits de voyage.)*

BOUCAU *(à part.)*

O CIEL ! *(Aux musiciens.)* Chut ! *(La musique et la danse cessent. Tous, à l'exception de Griphon et des musiciens, demeurent stupéfaits.)*

GRIPHON *(à part.)*

Encore quelques amis, je suppose.

JULIE *(montrant Citron.)*

Ma robe.

NORMAND *(montrant Boucau.)*

Voilà bien mon habit. Que veut dire ceci, Boucau ! Et toi, Citron, que fais-tu ici ? *(ironiquement.)* Allons donc ! La musique ! la danse ! Courage ! courage ! mes amis. Ma foi, vous vivez mieux que des rois. Continuez, continuez.

BOUCAU.

Mon cher maître, pardonnez..... *(Il ôte sa perruque et l'habit.)*

NORMAND.

Ma présence vous nuit peut-être..... Un mot, et je me retire.

GRIPHON *(à part.)*

Boucau !..... Citron !..... Que veut-il dire ? *(Il met ses lunettes. Champlure et Fanchon sortent.)*

SCENE XXVIII.

LES PRECEDENS, A L'EXCEPTION DE CHAMPLURE ET FANCHON. *(Les musiciens conversent dans le fond du théâtre.)*

GRIPHON.

CITRON ! *(Il regarde Citron attentivement.)*

NORMAND.

Mais..... *(riant.)* Ha ha ha. Monsieur Griphon de la partie ?

GRIPHON (*examinant toujours Citron.*)

Citron !

NORMAND.

C'est votre valet, je parie. Je vais vous aider à le reconnaître. (*Il ôte la perruque de dessus la tête de Citron.*)

GRIPHON (*stupéfait.*)

Quoi !

NORMAND.

Serait-ce une demoiselle de vos connaissances ?

GRIPHON.

Rêvé-je ?

CITRON.

Je vous jure que cela ne m'arrivera plus.

GRIPHON.

Comment, coquin, c'est toi ? (*Il va pour donner un coup de canne à Citron.*)

NORMAND (*l'arrêtant.*)

N'oubliez pas que vous êtes chez moi, au moins.

GRIPHON.

Ils m'ont volé, ils m'ont abusé, je veux me venger. Voici l'autre coquin ! (*Il va pour frapper Boucau.*)

NORMAND (*l'arrêtant.*)

Je comprends l'affaire, je comprends l'affaire. Vous courtisiez Citron. Ils ont bien agi, et moi, à leur place, j'aurais peut-être fait plus. (*Griphon regarde Normand.*) Qu'avez-vous à me regarder d'un air étonné ? Vous ne me connaissez peut-être pas, je ne suis pas une belle, moi, il est vrai. Pour moi, je connais très-bien Monsieur Griphon. Ses excursions nocturnes ne me sont pas non plus inconnues. C'est honteux. N'y a-t-il pas d'autre moyen de dépenser l'argent qui vous nuit. Que de pauvres ! Que de prières ils adresseraient au ciel pour vous ! Fi donc ! Un vieillard respectable comme vous !

GRIPHON.

Ouf ! (*Il va pour sortir.*)

NORMAND (*le retenant.*)

Attendez. Qu'allez-vous faire de Citron ?

GRIPHON.

La justice sera informée.

NORMAND.

Là. Vous voulez donc mettre vos libertinages encore plus au jour qu'ils ne le sont déjà. Ecoutez : Citron est un brave garçon.....

GRIPHON.

C'est un coquin.

NORMAND.

Il m'a servi avec fidélité pendant plusieurs années. Je veux que vous lui pardonniez les petites espièglerie qu'il aurait pu.....

GRIPHON.

Moi ?

NORMAND.

Si vous ne le faites, je vous jure que je dévoile tout.

GRIPHON.

Mais ma bague.

CITRON.

Je vais vous la rendre. (*Il donne une bague à Griphon.*) Pardonnez-moi, s'il vous plait.

GRIPHON.

Mes pendans d'oreille.....

CITRON.

Ils sont dans ma valise, mon cher maître J'y ai ussi mis l'argent pour les messes et celui que je vous i volé sur le chemin....

GRIPHON.

Comment, pendard ! C'était toi !....

NORMAND.

Chut ! Il vous le rendra.

CITRON.

Ce revenant....

GRIPHON.

Quoi ?

CITRON.

C'était Boucau.

GRIPHON.

Ouf!.... et je vois maintenant que ce lutin de Jourdain.....

CITRON.

C'était aussi Boucau.

GRIPHON.

Et vous voulez que je pardonne tout cela ! Et ma figure ; regardez..... Et ma voiture qu'ils sont cause que j'ai cassée .....

CITRON.

Mon maître.....

NORMAND.

Je ne sais quels tours ils peuvent vous avoir joués ; mais quels qu'ils soient, votre conduite les occasionnait, et il faut tout pardonner. Si vous ne le faites, voilà votre nom à jamais perdu. Ces deux valets peuvent raconter par toute la ville ce qui s'est passé, et montrez-vous donc ensuite.

GRIPHON.

Mais....

NORMAND.

Marchez tête haute ensuite.

GRIPHON.

Me promettront-ils de tenir le secret ?

CITRON.

Oui : je le jure, mon cher maître.

GRIPHON (*à Boucau.*)

Et toi ?

BOUCAU.

Jamais personne n'en entendra parler.

NORMAND.

Vous entendez ?

GRIPHON.

Eh bien....!

NORMAND.

Leur pardonnez-vous ?

GRIPHON (*à Citron.*)

Tu vas me rendre ce que tu m'a dérobé ?

CITRON.

Oui, oui, mon cher maître.

NORMAND.

Vous oubliez tout ?

GRIPHON.

Eh bien !.... Oui. (*à part.*) Ouf.

CITRON.

Merci, mon cher maître.

BOUCAU.

Merci, Monsieur.

UN MUSICIEN.

Et nous ? qui va nous payer.

GRIPHON.

Aux autres, maintenant. Combien demandez-vous ?

UN MUSICIEN.

Cinq chelins pour chacun de nous.

GRIPHON.

Je vous donne le double de cela, si vous me promettez le secret le plus absolu sur tout ce que vous avez vu et entendu ici ce soir.

LES MUSICIENS. (*Les uns après les autres.*)

Nous le promettons——— Parole d'honneur——— Pour ma part——— Oui, oui, nous tiendrons le secret.

GRIPHON.

J'aurai occasion de vous employer souvent chez moi, remarquez bien. (*Il leur donne de l'argent.*) N'oubliez pas.... (*à part.*) Je me convertis dès cet instant.

UN MUSICIEN.

Nous vous sommes obligés, Monsieur. (*Les musiciens sortent.*)

SCENE XXIX.

LES PRECEDENS, A L'EXCEPTION DES MUSICIENS.

NORMAND.

Boucau, je te pardonne pour cette fois. J'ai mes motifs pour en agir ainsi. Il faut que tu me promettes de ne jamais tomber dans une semblable faute ; car ma conduite envers toi et les autres sera tout différente. M'entends-tu ?

BOUCAU.

Monsieur, que de grâces.....!

NORMAND.

Tandis que Citron va changer de sexe, Monsieur Griphon voudra bien oublier les aventures de ce soir, pour converser avec moi d'autre chose. J'aurais quelque chose à lui communiquer.

GRIPHON.

Je vous suis obligé pour votre bonté, Monsieur. (*Le rideau se rabat.*)

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE.

ERRATA.

PAGE 37,	1ère	ligne,	au lieu de " je tiendrai ma promesse," lisez : " je tiendrais ma promesse."
" 51,	14e	"	au lieu de " il m'a tombé," lizez : " il m'est tombé."
" 51,	15e	"	au lieu de " face," lisez : " figure."
" 81,	9e	"	retranchez le mot " GRIPHON."